



L'historiographie régionaliste des années 1920 et 1930 au Québec

Fernand Harvey

Numéro 55, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1008079ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1008079ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Harvey, F. (2001). L'historiographie régionaliste des années 1920 et 1930 au Québec. *Les Cahiers des dix*, (55), 53–102. <https://doi.org/10.7202/1008079ar>

Résumé de l'article

Au Québec, l'historiographie régionale s'est développée à partir des années 1920 et 1930, prenant en quelque sorte le relais des monographies de colonisation des régions périphériques produites entre 1850 et 1914. Si les publications consacrées à l'histoire locale et paroissiale sont relativement abondantes au cours de l'entre-deux-guerres, les synthèses qui tentent de présenter une vue d'ensemble de l'évolution d'une région demeurent l'exception. Cet article se propose d'analyser les six principales synthèses d'histoire régionale publiées à cette époque: les Bois-Francs de l'abbé Charles-Edouard Mailhot, la Gaspésie du frère Antoine Bernard, le Témiscamingue de Augustin Chénier, l'Outaouais du père Louis Taché *et al.*, le Saguenay de M^{br} Victor Tremblay et les Cantons de l'Est de M^{br} Albert Gravel. Bien que le niveau de formation et la rigueur de la méthodologie historique de ces auteurs ne soient pas les mêmes, ils partagent certains éléments d'un même cadre d'interprétation où la conquête du sol par les Canadiens français et le rôle dévolu au clergé dans la construction des structures locales et régionales occupent une place centrale. De plus, l'histoire économique apparaît comme un même point faible de ces synthèses. À une exception près, les auteurs sont tous des clercs. Fils de cultivateurs, ils appartiennent à une même génération née dans les années 1890. À l'exemple de M^{br} Albert Tessier de Trois-Rivières qui en a inspiré plusieurs, ces historiens se feront les promoteurs du mouvement régionaliste des années 1930.

L'historiographie régionaliste des années 1920 et 1930 au Québec

Par Fernand Harvey

L'historiographie régionale a connu un essor significatif au Québec depuis les années 1970, dans la foulée de l'histoire économique et sociale. Différents facteurs reliés à la valorisation de l'échelle régionale peuvent expliquer un tel développement : l'intervention de l'État québécois dans l'aménagement du territoire, la création par les Archives nationales du Québec de centres d'archives régionaux, l'implantation d'un enseignement en histoire au sein du nouveau réseau de l'Université du Québec et la professionnalisation du métier d'historien en région. Le vaste projet des synthèses d'histoire des régions du Québec lancé par l'Institut québécois de recherche sur la culture en 1980 et dont l'objectif est de réaliser et publier 23 synthèses couvrant l'ensemble du territoire québécois constitue un résultat tangible de ce courant de la « nouvelle histoire régionale » où domine une approche d'histoire économique, sociale et culturelle¹. D'autres

1. Les synthèses publiées à ce jour concernent les régions suivantes : Gaspésie (1981 et édition revue 1999), Saguenay-Lac-Saint-Jean (1989), Laurentides (1989), Côte-du-Sud (1993), Bas-Saint-Laurent (1993), Outaouais (1994), Abitibi-Témiscamingue (1995), Lévis-Lorbinère (1996), Côte-Nord (1996), Cantons-de-l'Est (1998), Piémont-des-Appalaches (1999), Haut-Saint-Laurent (2000), Richelieu-Yamaska-Rive-Sud (2001), Charlevoix (2000). Voir aussi : Fernand HARVEY, *L'histoire régionale : une « troisième voie » historiographique ?*, Communication à la section « Histoire » de l'ACFAS, Sainte-Foy, Université Laval, 15 mai 1980.

équipes de chercheur universitaires ont également utilisé la région comme cadre de leurs analyses historiques².

Le courant de l'historiographie régionale qui s'est développé depuis une trentaine d'années au Québec a-t-il un lien quelconque avec l'historiographie des décennies antérieures? Comment caractériser par ailleurs cette historiographie régionale d'avant la Révolution tranquille? Peu de chercheurs ont abordé ces questions.

Une démarche préalable consiste à inventorier cette historiographie régionale d'avant 1960. Antoine Roy avait déjà réalisé une première bibliographie des histoires locales en 1938 (voir Annexe). Une autre compilation plus récente a été publiée par André Beaulieu et William Morley³. Bien que cette production soit associée à l'historiographie régionale dans la mesure où ces monographies locales se situent à l'intérieur d'une région spécifique, on ne peut parler ici d'histoire régionale, laquelle suppose un cadre d'analyse qui dépasse le niveau local pour se situer quelque part entre celui-ci et le niveau national. Cet espace intermédiaire peut varier puisque le concept même de région demeure fluide. Au Québec « la région » a fait référence à divers découpages, des plus anciens tels les territoires de colonisation, les comtés électoraux, les districts judiciaires, les régions agricoles, et les diocèses catholiques jusqu'aux plus récents, plus particulièrement les régions administratives (1966) et les municipalités régionales de comté (1980). Au cours des décennies où se sont superposés des découpages administratifs multiples, il existe une réalité plus difficile à cerner: la région d'appartenance. Cet espace identitaire à géométrie variable se modifie selon les époques et les groupes sociaux. Cette région de *référence* est le produit d'une relation historique entre une population et son espace vécu à laquelle se sont ajoutées diverses interventions administratives de la part des autorités civiles et religieuses depuis les origines de la Nouvelle-France. Ces interventions se sont faites plus fréquentes à partir des années 1830 avec l'accélération du peuplement des cantons situés à l'extérieur de l'aire seigneuriale de la vallée du Saint-Laurent.

Au total, l'historiographie québécoise d'avant 1960 a produit peu d'études à l'échelle régionale et encore moins de synthèses sur une région spécifique. Six ouvrages ont été retenus pour la présente analyse: *Les Bois-Francs*, de l'abbé Charles-Édouard Mailhot (1914-1925), *La Gaspésie au soleil*, du frère Antoine Bernard

2. Fernand HARVEY, « L'histoire régionale, rurale et urbaine », dans Jacques ROUILLARD (éd.), *Guide d'histoire du Québec*, 2^e éd., revue, Montréal, Méridien, 1991, p. 229-252.

3. Antoine ROY, « Bibliographie des monographies et histoires de paroisse », *RAPQ* (1937-1938), Québec, Imprimeur du Roi, 1938, p. 254-303; André BEAULIEU et William F.E. MORLEY, *La province de Québec*, Toronto, University of Toronto Press, 1971, 408 p.

csv (1925 et 1932), *Notes historiques sur le Témiscamingue*, d'Augustin Chénier (1937), *Le Nord de l'Outaouais*, du père Louis Taché *et al.* (1938), *L'histoire du Saguenay*, de Monseigneur Victor Tremblay (1938 et 1968) et *Les Cantons de l'Est*, de Monseigneur Albert Gravel (1939).

Quoiqu'ils diffèrent au niveau de la méthodologie historique, ces ouvrages ont en commun de considérer la région comme une totalité et comme un référent identitaire.

Les grands courants d'études régionales avant 1960

Le plus ancien courant d'études régionales au Québec regroupe les monographies de colonisation publiées à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. On en compte plusieurs dizaines consacrées à la promotion de la colonisation dans les régions périphériques au Québec laurentien. Parmi les plus connues, on peut citer les *Études sur le développement de la colonisation du Bas-Canada depuis dix ans (1851 à 1961)* de Stanislas Drapeau où l'auteur établit un bilan pour chacune des régions de colonisation du Québec⁴. On trouve en exergue sur la page titre de son ouvrage l'affirmation suivante : « C'est dans la colonisation que réside l'avenir du pays ». Des monographies de colonisation ont aussi été publiées sous la signature de Jean-C. Langelier, Alfred Pelland et Arthur Buies pour ne parler que des auteurs les plus connus⁵.

Gilles Sénécal qui s'est intéressé aux monographies de colonisation n'a pas hésité à qualifier d'« école québécoise de géographie » cette production qui s'étend de 1850 à 1914. Car bien qu'il n'existe aucun texte fondateur de cette école, sa cohérence tient au fait que ces monographies sont toutes bâties sur le même modèle, qu'elles poursuivent les mêmes buts et qu'elles s'appuient sur des sources analogues⁶. Au-delà de l'idéologie de retour à la terre qu'elles véhiculent et qui a surtout retenu l'attention des chercheurs contemporains, ces monographies ont pour objectif de développer une véritable géographie de l'action axée sur l'appropriation territoriale et le développement économique. En voulant créer de nouvelles régions, le mouvement de colonisation « est sûrement l'ultime tentative de

4. Québec, 1863, 593 p.

5. Jean-Chrysostome LANGELIER, *Esquisse de la Gaspésie*, Montréal, 1884, 178 p. ; Alfred PELLAND, *La Gaspésie. Esquisse historique. Ses ressources, ses progrès et son avenir*, Québec, Ministère de la Colonisation, 1914, 276 p. ; Arthur BUIES, *L'Outaouais supérieur*, Québec, Darvault, 1889, 309 p.

6. Gilles SÉNÉCAL, « Les monographies des régions de colonisation au Québec (1850-1914) : genre et tradition géographique, École nationale ? », *Cahiers de géographie du Québec*, 36, 97 (1992), p. 33-60.

concilier une société rurale et traditionnelle et les exigences d'une modernité séduisante et nécessaire», écrit Sénécal. D'ailleurs, les géographes français qui étudient le Québec, depuis Onésime Reclus (1877) jusqu'à Raoul Blanchard finiront par s'inscrire dans cette approche qui comporte trois volets interreliés : l'expansion territoriale des Canadiens français, le développement des régions et l'affirmation nationale du Canada français.

Après la Première Guerre mondiale, la monographie de colonisation apparaît dépassée et doit céder la place aux études de géographie économiques qui commencent à se développer sous l'influence de l'École des Hautes Études commerciales fondée à Montréal en 1910. Ses premiers directeurs venus de Belgique, les professeurs De Bray (1913) et Laureys (1916), s'intéressent en effet à l'exploitation des ressources, au commerce et à l'essor industriel. Au début des années 1940, cette école donne naissance aux études et inventaires de l'économiste Esdras Minville sur « Notre milieu ». Parallèlement, le géographe français Raoul Blanchard entreprend à partir de 1935 ses études sur les régions du Québec.

Contrairement aux monographies de colonisation qui ne s'intéressaient guère à la description des milieux, les études de Minville et de Blanchard mettent l'accent sur « une démarche d'inventaire et d'analyse rigoureuse au profit du développement des régions⁷ ». Elles annoncent, en quelque sorte, les interventions de l'état en aménagement du territoire au cours des années 1960.

L'historiographie régionale d'avant 1960 : quelques remarques préliminaires

Les ouvrages de synthèse en histoire régionale publiés avant 1960 ont-ils été marqués par les grands courants évoqués précédemment ? Il n'y a pas de doute que les monographies de la colonisation ont influencé jusqu'à un certain point la rédaction des premières synthèses puisque les deux entreprises s'inscrivent dans la même idéologie d'appropriation territoriale. Mais les histoires régionales se distinguent des monographies de colonisation dans la mesure où elles font référence au passé et à la mémoire des temps pionniers plutôt qu'à l'inventaire d'un potentiel de développement projeté dans l'avenir. De plus, l'histoire nationale demeure présente en filigrane de l'histoire régionale et n'est pas sans exercer une influence sur l'interprétation générale des faits. Il faut par ailleurs s'interroger sur les sources et les études disponibles pour rédiger ces histoires régionales à une

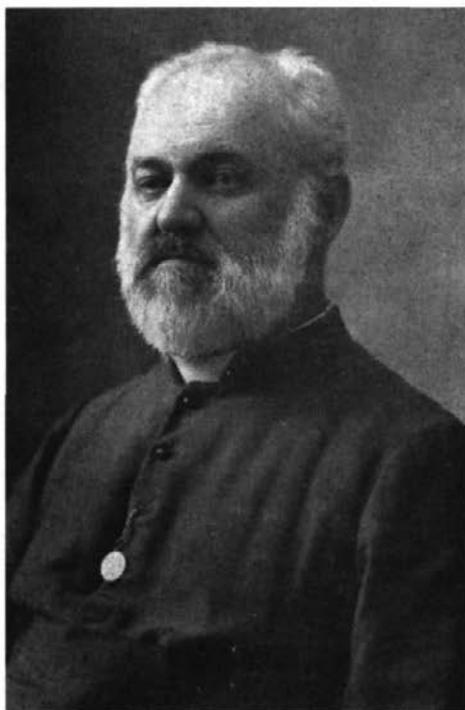
7. Gilles SÉNÉCAL, « Environnement et modernité : gestation d'une géographie de l'action », dans Jean-Pierre AUGUSTIN et Vincent BERDOULAY (éd.), *Modernité et tradition au Canada*, Paris et Montréal, L'Harmattan, 1997, p. 79.

époque où les dépôts d'archives en région n'existaient pratiquement pas et où bon nombre de paroisses et de localités ne disposaient pas encore de leur propre histoire qui aurait pu servir de base à l'élaboration de synthèses élargies. Par contre, les auteurs de ces histoires régionales ont pu bénéficier de la mémoire vivante et des témoignages oraux reliées à l'époque pionnière; ce qui confère à leur analyse – ou à leur récit – un caractère de proximité qui a été perdu par les générations ultérieures.

On ne saurait s'intéresser à cette production historiographique régionale sans faire référence au profil des auteurs, à la méthodologie utilisée et au cadre de référence implicite ou explicite sur lequel s'appuie l'interprétation des faits décrits.

Les Bois-Francs de l'abbé Charles-Édouard Mailhot (1914-1925)

Publié entre 1914 et 1925, *Les Bois-Francs* de Charles-Édouard Mailhot est sans doute l'une des premières « synthèses » d'histoire régionale publiée en français au Québec, si l'on exclut les monographies de colonisation⁸. Elle est l'œuvre d'un curé de paroisse qui a exercé l'essentiel de son ministère dans la région des Bois-Francs. Né à Gentilly dans le comté de Nicolet le 6 juin 1855 de parents cultivateurs, Charles-Édouard Mailhot fait ses études au Séminaire de Trois-Rivières où il est ordonné prêtre le 25 septembre 1881 par Monseigneur Laflèche. On le retrouve vicaire dans différentes



L'abbé Charles-Édouard Mailhot
(1855-1937)

8. Charles-Édouard MAILHOT, *Les Bois-Francs*, 4 vol., Arthabaska, 1914-1925. Vol. 1 : 471 p., vol. 2 : 445 p., vol. 3 : 491 p., vol. 4 : 352 p. Il faut, par ailleurs, souligner la publication de quelques synthèses en anglais comme par exemple : Catherine Matilda DAY, *Pioneers of the Eastern Townships*, Montréal, John Lovell, 1869, 475 p. (Voir Annexe).

paroisses du diocèse. De 1886 à 1898, il est nommé curé de Saint-Louis de Blandford, puis de 1898 à 1908, à Saint-Paul de Chester. Il prend sa retraite en 1908 et s'installe à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska. C'est là qu'il entreprend d'écrire l'histoire de sa région. Alors âgé de 53 ans, il ne possédait pas de formation académique en histoire, mais il avait la réputation d'un érudit et d'un patriote passionné désireux d'apporter sa contribution « à la gloire de nos aïeux⁹ ». Il meurt en 1937. La bibliothèque publique de Victoriaville porte aujourd'hui son nom, témoignant ainsi de l'importance que le milieu régional accorde à son œuvre pionnière.

L'histoire des Bois-Francs de C.-É. Mailhot se divise en deux parties : la première, qui couvre le tiers du premier volume, est consacrée à la région en général, alors que le reste de l'ouvrage est constitué de brèves monographies de chacune des paroisses. C'est cette première partie qui retiendra notre attention dans la mesure où elle jette un regard historique à l'échelle régionale à proprement parler.

On retrouve dans cette histoire trois grands éléments d'un cadre de référence qui s'inscrit dans l'idéologie cléricop-nationaliste de l'époque : la religion, la région et la nation. C'est par rapport à ces trois éléments que se situe l'acteur principal de cette histoire régionale : le pionnier défricheur que l'auteur qualifie de « chevalier du sol » engagé dans une véritable épopée pour la conquête du territoire. Cette vénération des ancêtres est explicitement affichée par Mailhot qui précise ses intentions en conclusion du premier tome de son histoire :

Faire connaître, ou au moins remettre en mémoire la vie de sacrifice que nos pères ont menée lors de l'ouverture des Bois-Francs ; rappeler les actions admirables qu'ils ont accomplies pour se créer un riant avenir et nous léguer un héritage dont nous devons être fiers, telle a été mon intention principale, première¹⁰.

Cette histoire des Bois-Francs n'a pas de grands hommes connus à proposer ; elle se veut avant tout une histoire du peuple besogneux et courageux qui a défriché et développé la région. Dans leur conquête du sol, les pionniers rencontrent plusieurs obstacles derrière lesquels se cachent autant d'adversaires. La forêt constitue le premier adversaire à abattre ! « On avouera, écrit Mailhot, qu'il fallait, sinon du courage, au moins de bons bras pour s'attaquer à ces géants de la forêt qui ne succombaient qu'avec lenteur sous les coups répétés de la hache¹¹ ». Cette forêt contenait surtout des bois durs tels l'orme, le frêne, l'érable et le

9. Charles HÉON, « L'abbé Charles-Édouard Mailhot », [coupure de journal non identifiée].

10. *Ibid.*, [vol. 1], p. 465. Toutes les références ultérieures se rapportent au volume 1.

11. *Ibid.*, p. 69.

chêne. L'auteur s'attarde d'ailleurs à décrire ces essences qui sont à l'origine du régionyme des Bois-Francis. De la même façon, insiste-t-il sur toutes les étapes du défrichement, en répétant dans maints passages combien la vie de ces pionniers en a été une de sacrifices et de privations de toutes sortes, particulièrement lors de l'ouverture de la région à la colonisation au cours des années 1830. Pénétrer dans la forêt sauvage en transportant ses effets personnels sur son dos et en l'absence de toute route carrossable présentait un véritable danger. Différentes anecdotes puisées dans la mémoire des anciens émaillent ici et là les propos de l'auteur¹².

Il est intéressant de noter que Mailhot, malgré sa grande admiration pour *Jean Rivard le défricheur* qu'il cite abondamment dans son ouvrage, se permet une critique du roman d'Antoine Gérin-Lajoie. Selon lui, ce roman idéalise la vie agricole dans le but d'attirer les jeunes colons, mais « il ne nous fait pas connaître dans toute leur réalité les misères, les souffrances, l'isolement qu'ont eu à supporter les défricheurs de la première heure dans les Bois-Francis¹³ ». D'une certaine manière, Mailhot prend ici ses distances par rapport à la vision optimiste des ouvrages qui encouragent la colonisation en insistant sur la dure réalité vécue par ces colons.

Dans sa lutte pour la conquête du territoire, le colon des Bois-Francis a un allié précieux en la personne du prêtre missionnaire, auquel succède le curé de paroisse, au fur et à mesure du progrès des établissements. Mailhot lui attribue également le titre de « héros », non seulement parce qu'il aide directement le colon et l'encourage dans sa difficile entreprise en lui procurant les secours de la religion, mais aussi parce qu'il a su déjouer les obstacles politiques dressés par les autorités britanniques à l'implantation de colons canadiens-français¹⁴. Le prêtre est également l'intermédiaire de Dieu. Or, il ne fait pas de doute dans l'esprit de Mailhot que la conquête du territoire des Bois-Francis par les Canadiens français n'est pas que l'œuvre de ses valeureux pionniers ; elle a été voulue par les desseins de la Providence. « Dans la colonisation des Bois-Francis, écrit-il, le doigt de Dieu est là !¹⁵ ».

Outre la religion, la référence à la région est omniprésente dans l'œuvre de Mailhot, car elle donne tout son sens aux différentes paroisses locales qui la constituent. Mais la contribution de l'auteur à la connaissance générale de la région déçoit dans la mesure où il n'arrive pas à présenter les principaux éléments structurants de l'histoire des Bois-Francis. On retrouve dans la partie consacrée aux

12. *Ibid.*, p. 82.

13. *Ibid.*, p. 31.

14. *Ibid.*, p. 16, 97-99.

15. *Ibid.*, p. 468.

monographies locales des éléments susceptibles d'éclairer l'évolution économique, sociale et politique de la région, mais ces éléments ne sont pas mis en perspective à l'échelle régionale. Mailhot avoue que ce terrain lui est « assez étranger », invitant du même souffle les représentants des professions libérales à prendre la relève. Il insiste pour sa part sur l'histoire religieuse de la région qu'il maîtrise mieux¹⁶. D'ailleurs, parmi les quatre historiens des Bois-Francs qu'il reconnaît comme ses prédécesseurs, on trouve trois clercs, l'abbé Charles Trudelle, l'abbé Charles F. Baillargeon, Monseigneur P.-H. Suzor et un laïc, Antoine Gérin-Lajoie¹⁷.

Mailhot s'intéresse particulièrement aux causes susceptibles d'expliquer les lenteurs du peuplement des Bois-Francs. Il en retient deux principales : l'absence de voies de communications et le prix élevé des terres. La construction de chemins carrossables intervient au cours des années 1850 à la suite d'un mémoire intitulé *Le Canadien émigrant* présenté aux autorités gouvernementales par les abbés Antoine Racine et Charles Trudelle¹⁸. Mais déjà, en 1854, le chemin de fer du Grand Tronc atteignait la région et allait permettre le début d'une ère de prospérité. Quant au prix élevé des terres à coloniser dans ces cantons, l'auteur l'explique par la rapacité de leurs propriétaires anglophones, des anciens miliciens qui, pour la plupart, n'ont jamais eu à cœur de développer leur domaine.

Mailhot se préoccupe également de toponymie régionale. Tous les noms des nouveaux cantons de l'Est sont anglophones, car il était dans l'intention des colonisateurs britanniques, dit-il, d'encercler les vieilles paroisses canadiennes de la vallée du Saint-Laurent par une colonisation anglaise. Cette stratégie, ajoute-t-il, a échoué, grâce à la patience des colons canadien-français qui, appuyés par leurs prêtres, ont occupé le territoire abandonné par les Britanniques. La conquête de la région a donc été pacifique, s'empresse-t-il d'ajouter. Quant au régionyme de « Bois-Francs » qui consacre en quelque sorte cette conquête territoriale, l'auteur en fait remonter l'origine à une lettre que Monseigneur Signay, alors évêque de Québec, écrivait à l'un de ses prêtres en septembre 1838, pour l'enjoindre de visiter « les habitants des Bois-Francs¹⁹ ». Le nom s'est popularisé rapidement par la suite.

On peut donc constater que dans l'étude de Mailhot, la référence à la nation n'est jamais très loin. L'histoire des Bois-Francs devient ainsi une illustration de la conquête de nouveaux territoires ruraux pour le bénéfice de la nation canadienne-française. Celle-ci doit en conséquence préserver ses coutumes et ses

16. *Ibid.*, p. 466.

17. *Ibid.*, p. 27-37.

18. *Ibid.*, p. 93.

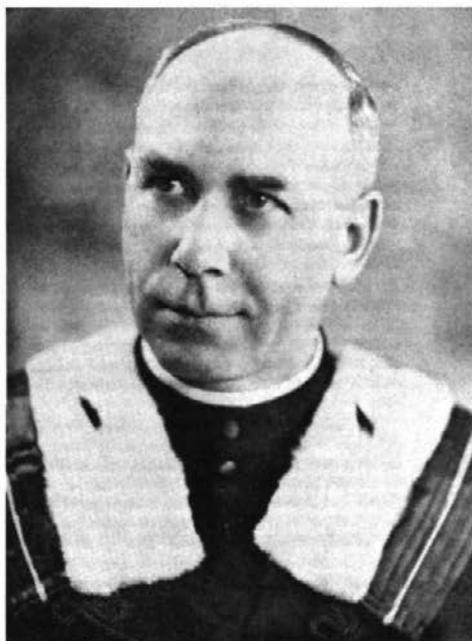
19. *Ibid.*, p. 23.

traditions en pratiquant l'agriculture. L'auteur s'attarde longuement à décrire les fêtes religieuses et les amusements d'antan, tout en regrettant que les nouvelles générations soient davantage tentées par les attraits illusoire de la vie urbaine.

En somme, cette histoire des Bois-Francs n'a pas les véritables qualités d'une synthèse au niveau de sa structure et de sa méthodologie. On y trouve de longues considérations idéologiques sur l'importance de la vie rurale et de la conquête territoriale par les Canadiens français. Sans doute l'abbé Mailhot n'avait-il pas la formation méthodologique nécessaire pour entreprendre une véritable synthèse d'histoire régionale. Cependant, il ne faut pas négliger l'impact qu'a pu avoir la publication de son livre sur le développement d'une conscience régionale dans les Bois-Francs aux cours de la première moitié du XX^e siècle.

La Gaspésie du frère Antoine Bernard (1924 et 1932)

En 1925, le frère Antoine Bernard publie *La Gaspésie au soleil*²⁰, qu'on peut considérer comme la première synthèse d'histoire régionale s'appuyant sur une méthodologie scientifique de niveau universitaire. Antoine Bernard est surtout connu pour ses nombreux écrits sur l'histoire de l'Acadie. Mais il débute sa carrière d'historien en s'intéressant à la Gaspésie, région de ses origines, puisqu'il naît à Maria dans la Baie des Chaleurs, le 14 avril 1890. Issu d'une famille de cultivateurs dont les ancêtres étaient d'origine acadienne, il conservera toute sa vie l'ambiguïté de sa double identité canadienne-française et acadienne. En 1904, à peine âgé de 14 ans, le jeune Antoine quitte



*Le frère Antoine Bernard, c.s.v.
(1890-1967)*

20. Antoine BERNARD, *La Gaspésie au soleil*, Montréal, Les Clercs de Saint-Viateur, 1^{re} édition, 1925, 332 p.

son village natal pour entrer au noviciat des Clercs de Saint-Viateur à Outremont. Bien qu'il souhaitait s'inscrire au cours classique, ses supérieurs l'orientent plutôt du côté de l'enseignement commercial, à sa grande déception. En 1907, il est déjà nommé instituteur dans une classe de 7^e année. Parallèlement, son intérêt pour la vie de l'esprit se précise peu à peu. Tout en continuant d'enseigner dans une école à Berthierville puis à Montréal, il fréquente le milieu intellectuel montréalais. Il donne une première conférence publique sur l'histoire de l'Acadie en 1918 et publie plusieurs billets dans *Le Devoir*. Il obtient même le prix d'Action intellectuelle de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal en 1922 pour son livre intitulé *Coquillages* qui reprend ses billets du *Devoir*. Remarqué par son supérieur, il est nommé à Paris pour poursuivre des études en littérature et en histoire. Là-bas, il s'inscrit à la Sorbonne, au Collège de France et surtout à l'Institut catholique.

C'est au cours de son séjour à Paris, de novembre 1922 à mai 1925, qu'Antoine Bernard se familiarise avec la pensée et la méthodologie des grands historiens français tels Fustel de Coulanges, Jules Michelet, Hippolyte Taine, grâce à l'enseignement de Henri Froidevaux, Gustave Gautherot et Henri Bidou, ses maîtres à l'Institut catholique de Paris. Au terme de ses études en France, il soutient une thèse intitulée « La Gaspésie, foyer de vie française et catholique », le 14 juin 1924. Cette thèse sera publiée à Montréal l'année suivante sous le titre *La Gaspésie au soleil*. L'ouvrage sera bien accueilli par la critique de l'époque, tant au Canada qu'en France. Les principaux journaux y feront écho. Ainsi, Victor Barette écrit dans *Le Droit*: « Cette monographie régionale est digne du but rêvé par son auteur : exactitude des faits, clarté de l'exposition, netteté et logique des conclusions²¹ ». Encouragé par ce succès, l'auteur publie une seconde édition, revue et augmentée en 1932, aux Éditions Mame en France.

Au retour de son séjour en France, il est sollicité par Monseigneur Émile Chartier, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Montréal, pour devenir en mars 1926 le premier titulaire de la Chaire d'histoire acadienne qui vient d'y être créée. Il amorce donc une carrière universitaire en s'intéressant surtout à l'histoire de l'Acadie, tout en conservant un intérêt pour l'histoire régionale. Il prend sa retraite de l'Université de Montréal en 1948, mais demeure professeur honoraire de cette institution. Il meurt le 14 décembre 1967 à l'âge de 77 ans. Au cours des dernières années de sa vie, il apporte son appui enthousiaste à la fonda-

21. *Le Droit*, 12 juin 1925. Pour différentes appréciations de l'ouvrage, on pourra consulter le fonds Antoine Bernard déposé aux Archives du Centre d'études acadiennes de l'Université de Moncton, cote 43-8-5.

tion en 1962 de la *Revue d'histoire de la Gaspésie* dont il devient un collaborateur assidu²².

Un véritable fossé méthodologique sépare *Les Bois-Francs* de C.-É. Mailhot de *La Gaspésie au soleil* d'Antoine Bernard. On mesure ainsi tout le chemin parcouru par l'historiographie régionale en peu d'années grâce au développement des relations scientifiques avec les historiens français. L'histoire d'Antoine Bernard n'est pas d'abord un grand discours patriotique émaillée de longues citations, ni une juxtaposition de matériaux hétéroclites, encore moins un accumulation d'histoires locales. Le cadre géographique est bien posé au départ et la synthèse repose sur un découpage par grandes tranches chronologiques jusqu'aux années 1920. L'auteur procède de façon systématique en s'appuyant sur des faits vérifiables. Mais, comme nous le verrons, son cadre d'interprétation n'est pas si éloigné de celui de Mailhot.

Antoine Bernard ne possède pas l'expertise géographique d'un Raoul Blanchard pour décrire le milieu physique de la Gaspésie. Néanmoins, à la suite de ses modèles français dont Hippolyte Taine, il sent le besoin de situer l'histoire par rapport à l'environnement qui lui sert de support. Pour combler les lacunes de ses connaissances en géographie, Bernard se fait poète et compare la péninsule Gaspésienne au Finistère breton. Cette approche se poursuit dans la description des différents paysages qui forment cette immense région. À la suite d'Honoré Mercier qui fut député de Bonaventure, il considère que « la Baie des Chaleurs est notre Méditerranée » mais que passé Pasbébiac et ses plages qui font penser à la Côte d'Azur, la côte devient plus âpre à l'image du « rivage basque ou breton²³ ».

Au-delà de ces comparaisons littéraires, Bernard met en relief la position stratégique de la Gaspésie depuis l'arrivée de Jacques Cartier puisque ce dernier a fait à la région « l'honneur de sa première visite sur le continent nord-américain ». Cette position est aussi rappelée dans le contexte de la rivalité anglo-française pour la maîtrise du continent. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la Gaspésie de l'auteur s'inscrit dans l'histoire nationale, voire internationale, même s'il a conscience de la marginalité de ce territoire qui suscite peu d'intérêt de la part des autorités tant françaises que britanniques. Le thème de la marginalité gaspésienne est omniprésent jusqu'aux périodes plus récentes de son analyse. « La Gaspésie, écrit-il, située aux confins de ses deux colonies [Nouvelle-France et Acadie] ne

22. René PAGEAU, *Antoine Bernard, sa vie – son œuvre*, Montréal, Éditions Paulines, 1971, p. 46-47. Voir aussi la bibliographie de l'abondante production d'Antoine BERNARD, p. 130-157.

23. Antoine BERNARD, *La Gaspésie au soleil*, *op. cit.*, p. 37 et 43.

connut jamais les faveurs royales [...] mais toujours perdue dans son isolement, elle devrait être pendant deux siècles, et plus encore sous le régime anglais qu'au temps des Français, la proie des marchands²⁴ ».

L'histoire de la Gaspésie est donc intimement liée à celle de la Nouvelle-France et l'auteur insiste sur l'épisode de la Guerre de la Conquête et plus particulièrement sur le drame acadien :

Au lendemain de la tempête, l'Acadie primitive n'existe plus. Mais de ce bel arbre français mutilé, un rejeton va tout aussitôt germer sur le sol gaspésien. Le rêve d'une Nouvelle-Bretagne que caressait Jacques Cartier, ce rêve continué par Nicolas Denys et tant de vaillants missionnaires, il est sur le point de se réaliser après deux siècles de pénibles débuts, grâce à l'arrivée sur les rives de la baie des Chaleurs de quelques courageux proscrits acadiens échappés aux filets de Laurence²⁵.

Comment ne pas voir dans l'insistance à intégrer l'histoire acadienne dans l'histoire gaspésienne une projection de la mémoire familiale de l'auteur ? Ce dernier fait de ces colons acadiens réfugiés dans la Baie des Chaleurs le noyau démographique de la reconquête française de la Gaspésie qui a vu arriver sur ses côtes, non seulement des marchands jerseyais, mais également une immigration loyaliste et britannique.

Bernard veut nuancer les considérations de Taine concernant l'influence de la géographie sur la mentalité et la culture d'une population régionale, en établissant entre les différentes nationalités qui ont peuplé la Gaspésie une distinction basée sur l'histoire. Il y a bien sûr la distinction fondamentale entre l'élément anglo-saxon et l'élément français. Si le premier groupe peut se subdiviser entre Loyalistes, Anglais, Écossais, Irlandais et Jersiais, le second n'est pas pour autant homogène. Il faut, en effet, distinguer trois sous-groupes : les vieux descendants des marins basques et bretons de la région de Gaspé qui ont subi l'influence linguistique et religieuse des anglo-saxons, les Acadiens de la Baie des Chaleurs, fidèles à leurs traditions, et les Canadiens français venus « des vieilles paroisses²⁶ ».

À l'instar du cas des Bois-Francs, l'histoire de la Gaspésie est présentée comme une lutte patiente et pacifique pour l'appropriation du territoire par l'élément francophone. Dans les deux cas il s'agit d'une lutte contre l'indifférence et la discrimination des autorités coloniales britanniques qui souhaitent peupler ces nouveaux territoires de colons anglais pour encercler les colons acadiens ou

24. *Ibid.*, p. 72.

25. *Ibid.*, p. 138.

26. *Ibid.*, p. 140.

canadiens. Mais alors que dans le cas des Bois-Francis, la lutte se fait contre des propriétaires absents, en Gaspésie, l'élément français doit subir l'humiliation face à l'élément anglophone dominant, appuyé par le gouvernement colonial. En guise d'appui à cette affirmation, Bernard rappelle l'injustice qui a prévalu dans l'octroi des terres publiques : « Mais pendant que les colons anglo-américains touchaient sans coup férir des titres de propriété pour leurs milliers d'acres, les colons acadiens n'obtenaient, comme garantie de leurs maigres lopins de terre, que des promesses verbales ». Il faudra de multiples pétitions au gouverneur, dont l'initiative était généralement le fait de missionnaires, pour que les Acadiens commencent à obtenir des titres de propriété sur leurs terres en 1796²⁷.

Derrière l'insistance d'Antoine Bernard pour la propriété du sol, émerge l'idée que la vocation des Acadiens de la Gaspésie est d'abord agricole, comme celle des Canadiens français qui les rejoignent au moment de la colonisation plus tardive de la vallée de la Matapédia à partir des années 1870. Les Acadiens ont ainsi conclu une sorte d'alliance tacite avec les Canadiens français venus des « vieilles paroisses » et avec qui ils partagent « les mêmes instincts sédentaires des ancêtres, s'accrochant au sol, ne faisant la pêche que par nécessité ou par agrément²⁸ ». Dans cette perspective agriculturiste, la présence des marchands jersiais, en particulier les Robin, est considérée comme une menace et une sorte de complot pour éloigner les Gaspésiens francophones de l'agriculture « pour les embarquer comme parias sur leurs navires de pêche²⁹ ».

Dans leur lutte pour la survivance française, les Gaspésiens ont un allié : le clergé. Au cours des sombres décennies qui ont suivi la conquête anglaise, l'action missionnaire de l'abbé Bourg qui a séjourné dans la région pendant 22 ans a été déterminante, selon Bernard, pour faire le lien entre l'ancienne Acadie et la Gaspésie moderne, en attendant que la vigueur du taux de natalité des francophones et l'émigration hors de la région des jeunes générations d'anglophones n'assurent la pérennité de l'élément français dans la région³⁰. Cette argumentation de Bernard est analogue à celle de Mailhot pour les Bois-Francis.

Pour l'auteur de *La Gaspésie au soleil*, le XIX^e siècle se divise en deux périodes : avant et après 1860. Au cours de la première moitié de ce siècle, la région amorçe dans un climat assez morne sa lente émancipation. Le thème de l'isolement géographique, de l'indifférence politique et de l'aliénation économique refait surface avec plus d'insistance, maintenant que la région est de plus en plus

27. *Ibid.*, p. 169-172.

28. *Ibid.*, p. 140.

29. *Ibid.*, p. 171.

30. *Ibid.*, p. 180.

rattachée administrativement au reste du Québec. « Indifférence des pouvoirs publics, oubli du reste de la province de Québec, mainmise des compagnies de bois et de pêche sur les ressources naturelles de la région : telle est la note dominante, le leitmotiv de l'histoire de la Gaspésie au dix-neuvième siècle³¹ ».

L'implantation du régime parlementaire en 1791 a permis d'attirer l'attention de la nouvelle Chambre d'Assemblée du Bas-Canada sur la situation matérielle des Gaspésiens. Des enquêtes sont menées dans la région en 1818, 1821 et 1830. Cependant, la députation gaspésienne majoritairement anglophone entre 1832 et 1867 ne semble pas, selon l'auteur, s'être préoccupée du sort de ses électeurs francophones³².

Dans ce climat de léthargie, l'heure du réveil francophone se préparait discrètement grâce à l'action du clergé. Les deux visites de Monseigneur Plessis et ses plaidoyers en faveur de la péninsule, puis celle de Monseigneur Turgeon et de l'abbé Ferland en 1836 ont, en effet, préparé le terrain à une présence permanente du clergé dans cette région où il n'existait pas encore de paroisses érigées canoniquement.

Si l'année 1860 constitue un tournant dans l'histoire de la Gaspésie et le début de son affirmation, selon Antoine Bernard, c'est à cause de l'érection canonique de 16 paroisses, entre Carleton et Métis. Au cours des quinze années qui suivront, onze autres paroisses viendront s'ajouter à cette liste dans la foulée du mouvement de colonisation soutenu par le clergé. L'abolition du régime seigneurial et le désintéressement pour les fiefs anglais ne seraient pas étrangers à l'implantation du système paroissial en Gaspésie. Ce régime de la paroisse religieuse a été reconnu par le gouvernement qui lui a juxtaposé deux unités administratives civiles : la municipalité et la commission scolaire. « Tel est, selon Antoine Bernard, le système qui a fondé la vraie liberté de notre vie canadienne : système de large décentralisation³³ ».

Le palier local étant maintenant institutionnalisé, il fallait s'atteler à la construction des institutions régionales. Dans un milieu où l'absence d'une élite intellectuelle se fera longtemps sentir, il appartiendra au clergé de construire ces institutions régionales. D'abord, par le recrutement de futurs prêtres issus du milieu gaspésien, soutenus financièrement par les curés de paroisses. Cette formation se fera au Séminaire de Rimouski à partir des années 1870. Au moment où Antoine Bernard achevait son histoire, le diocèse de Gaspé venait à peine

31. *Ibid.*, p. 202.

32. *Ibid.*, p. 205-207.

33. *Ibid.*, p. 232-234.

d'être fondé par Monseigneur Ross en 1922. L'auteur évoque avec un enthousiasme mêlé de réalisme les nouvelles structures diocésaines projetées par l'évêque de Gaspé, particulièrement au niveau des institutions d'enseignement secondaire et collégial (séminaire et école normale). Il ne cache pas non plus son admiration pour le dynamisme de Monseigneur Ross et pour ses interventions auprès des gouvernements afin de favoriser le développement économique de la Gaspésie. Selon Bernard, le mal gaspésien demeure foncièrement le même, bien que le monopole des compagnies de pêche soit disparu ; il tient essentiellement à deux causes : les mauvaises communications routières et ferroviaires pour écouler à des prix compétitifs les produits agricoles et industriels locaux et le prix excessif des denrées importées dans la région³⁴.

Il est étonnant de constater que l'auteur n'accorde que deux pages de son histoire (1925, p. 299-300) à l'industrie forestière. Bien qu'il considère comme un élément positif le développement de ce secteur économique, de même que du secteur minier, il continue de placer l'agriculture et la colonisation au centre de l'émancipation économique des Gaspésiens. On sent une certaine ambiguïté chez Antoine Bernard qui craint l'émigration des jeunes vers les villes, en même temps qu'il accepte la modernité pour la région : « Au reste, écrit-il, ces progrès à l'américaine se concilient parfaitement avec la tradition française dont s'enorgueillit la vieille terre de Cartier ; ils n'atténuent en rien le sentiment français toujours vivace au cœur de la population ». Et il ajoute : « Ainsi, la France ancienne, vaincue par les armes en un jour de faiblesse, demeure victorieuse sur le sol gaspésien par ses traditions³⁵ ».

Au terme de cette analyse, *La Gaspésie* d'Antoine Bernard se présente donc comme une synthèse d'une grande cohérence au niveau de l'argumentation et de l'interprétation, tout en s'appuyant sur un appareil méthodologique crédible, compte tenu de l'état de la recherche et de la documentation à l'époque. Avant la publication de cet ouvrage, il existait bien une dizaine de publications consacrées à la Gaspésie, mais aucune de celle-ci ne présentait la région avec autant de cohérence³⁶. Il est par ailleurs intéressant de noter que les principaux éléments d'inter-

34. *Ibid.*, p. 251-255.

35. *Ibid.*, p. 302 et 305.

36. J. B. A. FERLAND, *La Gaspésie*, Québec, 1887 ; FAUCHER DE SAINT-MAURICE, *La Gaspésie*, Montréal, 1884 ; J.-C. LANGELETTIER, *Esquisse sur la Gaspésie*, Lévis, 1884 ; Eugène RÉMILLARD, *La colonisation dans les comités de Bonaventure et Gaspé*, Québec, 1899 ; L.-Z. JONCAS, *La péninsule gaspésienne*, Matane, 1912 ; J. M. CLARKE, *The Heart of Gaspé*, New York, 1913 ; Alfred PELLAND, *La Gaspésie. Esquisse historique*, Québec, 1914 ; A. P. COLEMAN, *The Gaspé Peninsula*, Ottawa, Société royale du Canada, 1921 ; J.-D. MICHAUD, *Notes historiques sur la Vallée de la Matapédia*, Val Brillant, 1922.

prétation de la synthèse de Bernard rejoignent ceux de Mailhot pour les Bois-Francis, dans le cadre d'un même paradigme. On rend hommage au courage et à la persévérance des pionniers de ces régions, malgré les injustices dont ils ont été les victimes de la part des autorités coloniales britanniques pour l'obtention de leurs droits de propriété; on se réjouit de la lente reconquête du territoire par l'élément français, tout en mettant l'accent sur la vocation agricole; enfin, on valorise le rôle du clergé dans le développement d'institutions locales et régionales à l'origine de l'émancipation des Canadiens français.

À bien des égards, malgré les différences idéologiques qui le séparent de notre époque, Antoine Bernard peut être considéré comme un précurseur de l'historiographie régionale scientifique au Québec. Deux textes fondateurs témoignent de sa vision d'un tel champ historiographique à développer; d'abord une conférence publiée en 1926 dans la *Semaine d'Histoire du Canada* sous le titre « L'Histoire régionale³⁷ », puis un article sous le même titre dans *Le Devoir* du 28 juin 1952 qui reprend essentiellement le même propos. Dans ces textes, Antoine Bernard se réclame de la tradition de l'historiographie française. Il rappelle que Michelet avait lancé un grand mouvement en faveur de l'histoire régionale ou provinciale au moment où il ouvrait son cours sur les Origines de la France en 1833. Taine, dans les *Origines de la France contemporaine* (1875) avait pour sa part plaidé pour un rapprochement entre l'histoire et la géographie en considérant qu'il fallait accorder « à chaque région naturelle d'un pays le droit de figurer individuellement dans l'histoire ». Et Bernard d'ajouter : « Ainsi Michelet et Taine étudient une population dans le paysage qui l'explique, dans l'atmosphère [...] qui a formé son tempérament, ses habitudes de vie³⁸... ». Cependant, Bernard juge trop déterministe la thèse de Taine sur l'influence du milieu naturel pour former la mentalité d'une population régionale. Il sentira du reste le besoin de revenir sur ce sujet à la fin de son histoire de la Gaspésie en distinguant et caractérisant les trois types de francophones qui peuplent la région et qui sont le produit de parcours historiques distincts : les Gaspésiens d'origine bretonne, les Acadiens et les Canadiens français³⁹.

Quoiqu'il en soit, Bernard admire les historiens français qui ont pu réaliser d'importantes synthèses historiques telle l'*Histoire de la Nation française*, sous la direction de Gabriel Hanotaux en s'appuyant sur les multiples travaux en histoire régionale. Puis, il s'interroge sur la situation qui prévaut au Canada français : « Quelles sont, dans cette province de Québec vaste comme un empire, les

37. Montréal, Société historique de Montréal, 1926, p. 273-287.

38. *Le Devoir*, 28 juin 1952.

39. Antoine BERNARD, *La Gaspésie au soleil*, p. 288-291.

petites provinces qui possèdent leur histoire locale? Où en est notre histoire régionale?». Entre l'histoire nationale et les monographies paroissiales, « nous restons dépourvus de l'anneau central qui doit unir ces deux extrémités de la chaîne historique: l'histoire régionale canadienne ». Selon lui, la région peut être définie en fonction de sa situation géographique, économique, ethnique ou politique. Dès lors, « la mission de l'historien régional sera de tracer le portrait physique du pays, de raconter sa vie, de mettre en lumière les aspects particuliers de son caractère, de son âme populaire, pour marquer enfin le rôle et la destinée de ce petit peuple au sein de la nation dont il fait partie⁴⁰. On sent dans cette conception de l'histoire régionale l'influence de Michelet pour qui la France et ses régions avaient la stature de « personnes »; certains sociologues diraient aujourd'hui, des « acteurs sociaux ».

L'appel d'Antoine Bernard en faveur du développement d'une historiographie régionale québécoise n'a eu que peu d'échos en son temps. Il faudra attendre l'essor de l'histoire économique et sociale, au cours des années 1970, pour que s'amorce sur de nouvelles bases l'histoire des régions du Québec.

Le Témiscamingue d'Augustin Chénier (1937)



Augustin Chénier (1896-1969)
Coll. Société d'histoire du Témiscamingue

En 1937, Augustin Chénier publie ses *Notes historiques sur le Témiscamingue*. Premier laïc à réaliser une synthèse d'histoire régionale, cet historien amateur est né à Ville-Marie, le 30 mai 1896. C'est là qu'il fait ses études chez les frères Maristes. Il débute sa carrière comme caissier à la Banque canadienne nationale puis comme

40. *Le Devoir*, 28 juin 1952.

employé d'une société de navigation sur le lac Témiscamingue. En 1926, il entre au Bureau d'enregistrement de Ville-Marie à titre de *registreur*: il occupera ce poste durant 42 ans, soit tout le reste de sa vie active. C'est à partir de ces assises financières relativement stables qu'il s'implique dans de multiples activités sociales et culturelles au Témiscamingue. Son action dans le milieu ne se limite pas au niveau local; il conservera toute sa vie une vision à l'échelle de l'ensemble de la région. Parmi ses multiples activités, mentionnons la présidence de la Chambre de commerce du Témiscamingue de 1929 à 1935. Il compte également parmi les membres-fondateurs de la Société d'histoire du Témiscamingue en 1949.

Augustin Chénier a écrit plusieurs mémoires destinés au gouvernement fédéral et au gouvernement du Québec au cours de sa vie. À l'époque de la crise des années 1930, il s'intéresse à la situation des agriculteurs et des colons pour qu'ils puissent bénéficier des plans Gordon et Vautrin. En 1959 et en 1961, il rédige deux mémoires sur l'exploration minière de la région; puis, divers mémoires pour promouvoir la reconnaissance du fort Témiscamingue comme site historique national. Il décède le 25 octobre 1969 à l'âge de 73 ans. Une salle Augustin-Chénier honore sa mémoire à Ville-Marie⁴¹.

Lorsque Augustin Chénier entreprend de publier l'histoire de sa région en 1937, il l'intitule modestement *Notes historiques sur le Témiscamingue*⁴². Cette publication est à la fois l'œuvre d'un témoin actif du développement de sa région et celle d'un historien amateur. L'ouverture de la région à la colonisation était encore récente puisqu'elle ne remontait qu'aux années 1880. L'auteur, né à Ville-Marie en 1896, raconte une histoire qui correspond pour une bonne part à celle qu'il a vécue. En réalité, ces *Notes* s'apparentent davantage à une chronique qu'à une véritable synthèse. Le plan de l'ouvrage suit une progression chronologique, depuis les premiers explorateurs et les missionnaires jusqu'aux marchands de bois et aux premiers colons. Un dernier chapitre est consacré à l'implantation dans la région des plans Gordon et Vautrin mis sur pied pour pallier à la crise économique des années 1930. Au cours de cette dernière période, l'histoire se confond avec l'action personnelle de l'auteur puisqu'il publie son livre en 1937.

La structure générale de l'ouvrage n'est pas sans lacunes puisque les périodes historiques s'entremêlent à l'intérieur des chapitres vaguement thématiques. On ne trouvera pas dans cette histoire de savantes interprétations sur l'évolution de cette région neuve comme on a pu en lire dans l'histoire de la Gaspésie d'Antoine

41. Gilles LABRANCHE, « Augustin Chénier », texte préparé à l'occasion d'un reportage de Télé-Québec, le 15 mars 2000. Archives de la Société d'histoire du Témiscamingue.

42. *Ville-Marie, 1937, 135 p., réédition: Ville-Marie, Société d'histoire du Témiscamingue, 1980, 133 p.*

Bernard. Il n'y a pas non plus de notes infrapaginales ni de bibliographie témoignant d'un maîtrise de la méthodologie historique. En revanche, le livre regorge de détails événementiels sur l'action des explorateurs, des missionnaires et des colons. De plus, fidèle à son objectif, l'auteur situe sa chronique à l'échelle régionale plutôt que locale. Son espace régional s'étend alors de Témiscamingue jusqu'à Rouyn en passant par Ville-Marie. L'Abitibi minier, alors en pleine expansion, était considéré par Chénier comme une extension du Témiscamingue.

Dans son avant-propos, l'auteur – qui se considère comme un « besogneux » de l'histoire – précise ses intentions en publiant cette « compilation de notes » qu'il destine aux jeunes générations. « Combien de ces jeunes, écrit-il, connaissent l'histoire « neuve » de leur pays très neuf puisqu'il n'a que cinquante ans ? ... Pas un d'entre eux, bien sûr, ne pourrait me dire les sacrifices, les labeurs, voire les luttes de leurs pères pour conquérir ce sol que la moissonneuse parcourt maintenant en tous sens⁴³. » Puis, se réclamant de Lionel Groulx, il fait sienne l'affirmation qui veut que l'histoire soit « essentiellement dynamique » et qu'elle serve de « guide ». « Notre action d'aujourd'hui s'appuie sur ce passé ; notre action de demain s'appuiera sur celle d'aujourd'hui⁴⁴. »

Dans son premier chapitre consacré à la géographie, Chénier s'emploie à décrire les différents aspects de la région en terminant par une profession de foi en faveur de la colonisation du Témiscamingue dont tout le potentiel agricole n'a pas encore été exploité. Les deux chapitres consacrés aux explorateurs et aux missionnaires servent de mise en contexte pour la véritable histoire du Témiscamingue qui débute, dans la perspective de l'auteur, avec l'arrivée des premiers colons au début des années 1880. Il ne cache pas pour autant son admiration pour les missionnaires Oblats et pour les Sœurs Grises qui ont œuvré auprès des populations autochtones associées aux activités de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ces missionnaires constituent en quelque sorte l'avant-garde des colons qui entreprendront la bataille pour la conquête du sol. S'il mentionne l'arrivée dans la région des marchands de bois en 1874 et le début des opérations de coupe et de flottage du bois, il demeure néanmoins discret sur les conflits qui sont survenus entre ces entrepreneurs et les premiers colons désireux d'ouvrir la région à l'exploitation agricole. Il y fait néanmoins allusion lorsqu'il relate la démarche entreprise auprès des gouvernements par le père Gendreau au nom de la Société de colonisation du Témiscamingue, en 1887, afin de contrer l'action de certains marchands de bois. Ces derniers auraient fait leur, en l'adaptant à la couleur locale, le « code » des agents et la Compagnie de la Baie d'Hudson que le

43. *Ibid.*, p. 8.

44. Conférence de Lionel GROULX du 5 décembre 1936 cité par CHÉNIER, p. 9.

père Paradis résumait ainsi : « 1- ne laisser entrer aucun *blanc* dans le territoire, 2- n'en laisser sortir aucun *indigène* sans permission, 3- mettre la main sur toutes les pelletries⁴⁵ ».

Chénier accorde, par ailleurs, beaucoup d'importance à la lutte des pionniers de la première décennie de colonisation. L'admiration sans bornes qu'il voue à ces hommes atteint des accents lyriques qui rappellent des passages de l'histoire des Bois-Francis de C.-É. Mailhot :

Notre valeureux pionnier, ignoré de tous, poursuit quand même son but. Au milieu des privations de toutes sortes, il lutte contre mille difficultés matérielles, [...] lui seul reconnaît l'immense richesse de notre sol, lui seul en tout et toujours guidé par son missionnaire, a compris que pour conserver à la Province ses biens nationaux, il faut ouvrir le chemin des contreforts, empêcher « l'étranger » de s'y introduire, développer leur réserve inépuisable de forces pour en faire une arme invincible destinée à défendre nos positions sociales et économiques⁴⁶.

On retrouve dans ce passage l'essentiel de l'argumentation idéologique des élites traditionnelles canadiennes-françaises qui prônent la conquête du sol. Dans son plaidoyer en faveur de la colonisation agricole, Chénier se réclame du curé Labelle et d'Onésime Reclus qui avaient appuyé la colonisation du Témiscamingue. Cependant, il y ajoute une interprétation plus personnelle liée à ce qui lui apparaît comme la spécificité du Témiscamingue par rapport à d'autres régions de colonisation du Québec. Celles-ci avaient certes connu leur lot de difficultés à leurs débuts. Mais s'empresse-t-il d'ajouter, le Lac-Saint-Jean a pu bénéficier de l'apport d'anciennes régions comme Charlevoix et le Saguenay ; les Bois-Francis, malgré leurs luttes contre les propriétaires fonciers « étaient enclavés dans une des plus vieilles régions de la Province ». Même la région des Laurentides, après quelques années de déboires se voyait définitivement scellée à son centre, Montréal. Dans le cas du Témiscamingue, il aura fallu, en plus, vaincre le scepticisme des habitants des vieilles paroisses par rapport à ce nord jugé stérile, et lutter contre l'isolement résultant de l'absence de routes ou de chemins de fer⁴⁷.

Chénier s'en prend également à l'indifférence du gouvernement du Québec à l'égard du Témiscamingue, lequel a été laissé dans l'isolement plutôt que d'être relié au reste de la province ; il en est résulté un replis de la population « sur un régionalisme presque exclusif » qui se préoccupe d'organiser des paroisses, des municipalités et des commissions scolaires. Cette absence de vision du reste du

45. *Ibid.*, p. 90-91.

46. *Ibid.*, p. 82.

47. *Ibid.*, p. 105.

Québec par rapport à la région a fait en sorte que les richesses minières et forestières du Témiscamingue ont été détournées au profit de Toronto et au détriment de Montréal. « Au nord, au sud, à l'ouest, l'Ontario nous a encerclé de ses tentacules économiques », déplore Chénier. Seule l'agriculture a pu être conservée intacte. « Dans leur isolement et leur pauvreté, c'était tout ce que nos pères pouvaient acquérir » ajoute-t-il. L'histoire aurait pu être différente « si l'on avait prêté une oreille attentive à nos pionniers alors qu'il en était encore temps et si des communications leur avaient été données » avec la reste du Québec⁴⁸.

En conclusion à son histoire régionale, Chénier trace un bilan rapide. Du côté des acquis, le développement de l'agriculture et d'un réseau d'institutions régionales ; du côté des échecs, l'aliénation économique de la région qui demeure « aux mains de l'étranger ». S'appuyant sur la pensée d'Édouard Montpetit, il exhorte la jeunesse à reconquérir son économie. « En étudiant l'histoire de ses pères, celle de sa petite patrie, elle connaîtra mieux les raisons de nos victoires et de nos défaites⁴⁹ ». Ce diagnostic posé à la fin des années 1930 s'inscrit par ailleurs dans le mouvement des idées nouvelles de l'époque qui a donné lieu à ce que Fernand Dumont a pu qualifier de « première révolution tranquille⁵⁰ ».

L'Outaouais du père Louis Taché *et al.* (1938)

En 1938 est publié un ouvrage collectif intitulé *Le Nord de l'Outaouais*. Il se divise en deux parties : « Géographie et histoire commune » et « Géographie et histoire locale ». La synthèse a été réalisée sous la direction du père Louis Taché, spiritain et professeur d'histoire au Collège Saint-Alexandre à Gatineau qui en signe la préface et la première partie, à l'exception du chapitre sur l'histoire religieuse, confié à l'abbé



Le père Louis Taché, spiritain (1906-1989)
Coll. Collège Saint-Alexandre, Gatineau

48. *Ibid.*, p. 123-124.

49. *Ibid.*, p. 135.

50. Fernand DUMONT, « Introduction », dans F. DUMONT, J. HAMELIN et J.-P. MONTMINY (éd.), *Idéologies au Canada français, 1930-1939*, Québec, PUL, 1978.

Hector Legros, visiteur ecclésiastique des écoles de Hull; ce dernier est également l'auteur des chapitres de la seconde partie consacrés à la ville de Hull et à la vallée de la Gatineau. Dans la seconde partie consacrée à l'histoire locale, Louis Taché traite de la sous-région de Mont-Laurier, alors que Rodolphe Maltais, inspecteur régional des écoles se voit chargé de la ville d'Aylmer et l'abbé Joseph Hébert, aumônier du Sacré-Cœur à Hull, des comtés de Papineau et d'Argenteuil.

Cette synthèse, la première à marier si étroitement la géographie et l'histoire – à l'exception des travaux de Raoul Blanchard qui débute à la même époque – se présente sous la forme d'un manuel. Il est destiné à la fois au grand public et aux élèves des écoles de l'Outaouais; d'où un important volet didactique que l'on retrouve à la fin de chaque chapitre sous forme de vignettes consacrées à de personnalités régionales et à des traits de culture, le tout abondamment illustré et encadré de questions destinées à faciliter la compréhension pour les élèves⁵¹.

Cet important projet de publication avait été appuyé par son comité d'honneur formé de personnalités politiques et religieuses à l'échelle provinciale, régionale et municipale. Sa réalisation avait aussi été soutenue financièrement par diverses institutions régionales, la compagnie E. B. Eddy de Hull, plusieurs communautés religieuses, des membres du clergé et des membres des professions libérales. Le livre a reçu un accueil enthousiaste dans la région⁵².

À bien des égards, ce modèle préfigurait les projets d'histoire régionale amorcés par l'Institut québécois de recherche sur la culture à partir de 1980. D'ailleurs, l'historien Chad Gaffield, directeur du projet d'Histoire de l'Outaouais (1994) ne manquera pas de souligner dans l'introduction générale de sa synthèse le fait que *Le Nord de l'Outaouais* constituait « un ouvrage remarquable pour son époque⁵³ ». Plus d'un demi-siècle sépare les deux synthèses dont les limites territoriales ont changé depuis. Le territoire délimité aujourd'hui sous le nom de région administrative de l'Outaouais depuis 1985 comprenait dans l'esprit des auteurs de la synthèse de 1938 un territoire beaucoup plus vaste incluant toute la rive nord de la rivière Outaouais, à partir du lac des Deux-Montagnes jusqu'à la

51. Louis TACHÉ *et al.*, *Le Nord de l'Outaouais*, Ottawa, Le Droit, 1938, 396 p. Ill., Cartes, Graphiques, Chronologie, Bibliographie.

52. On trouvera une compilation de l'ensemble des comptes rendus et de la correspondance relatifs à cet ouvrage dans le Fonds Hector Legros (P7) déposé aux Archives nationales du Québec à Hull.

53. Chad GAFFIELD *et al.*, *Histoire de l'Outaouais*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, p. 11 (Coll. Les régions du Québec, 6).

rivière Dumoine aux confins du comté de Pontiac. De plus, la région incluait les comtés de Labelle, d'Argenteuil et une partie des comtés de Deux-Montagnes et de Terrebonne, aujourd'hui réunis dans la région administrative des Laurentides⁵⁴.

Dans sa *Préface*, Louis Taché précise les intentions et les objectifs poursuivis par l'équipe de rédaction. Celle-ci a tiré profit des initiatives réalisées en Mauricie et au Saguenay pour promouvoir l'histoire régionale. « Instruits et stimulés par l'exemple de Trois-Rivières, écrit Taché, les auteurs du présent ouvrage se sont mis à l'œuvre ». Mais il ajoute que le complexe d'infériorité que ressent la population de la rive nord de l'Outaouais par rapport à la région voisine d'Ottawa qui leur paraît mieux organisée nécessitait « de camper d'un bloc devant les yeux la RÉGION QUÉBÉCOISE DU NORD DE L'OUTAOUAIS », afin de favoriser un esprit de coopération plus grand et une existence culturelle plus intense⁵⁵. Comme la chose se pratique dans les autres synthèses déjà analysées, on rend hommage aux pionniers de l'historiographie régionale, en particulier Benjamin Sulte, qui a publié plusieurs articles sur la région et le père Alexis de Barbezieux, capucin, auteur d'une *Histoire de la Province ecclésiastique d'Ottawa*, en 1897.

Quelques remarques générales s'imposent concernant le plan adopté pour ce manuel. La première partie dite « régionale » est elle-même divisée en deux sections : la géographie (physique, biogéographique, humaine, économique) et l'histoire ; la deuxième section comprend elle-même deux chapitres chronologiques (la période d'avant 1760, la période postérieure à 1760) et un chapitre thématique (l'histoire religieuse). Quant à la seconde partie, elle totalise cinq chapitres traitant des villes et des localités des sous-régions en intégrant des éléments d'histoire et de géographie économique. Cette dichotomie entre l'histoire régionale et l'histoire locale semble indiquer une incapacité méthodologique par rapport à l'histoire économique et sociale à l'échelle régionale, laquelle aurait nécessité la confection de séries statistiques. Louis Taché l'avoue lui-même à la fin de son bref chapitre consacré à la période de 1760-1930 : « Il nous est impossible d'esquisser un tableau même incomplet du développement industriel de la région : cela tient de trop près à l'histoire locale et l'on voudra bien s'y reporter⁵⁶ ». Par ailleurs, *Le Nord de l'Outaouais* ne comprend aucun chapitre sur les questions sociales, l'histoire ouvrière ou l'histoire culturelle.

54. Voir à ce sujet : Serge LAURIN, *Histoire des Laurentides*, Québec, IQRC, 1989, p. 19-21.

55. *Ibid.*, p. ix.

56. *Ibid.*, p. 136.

Malgré ses lacunes, cette synthèse présente néanmoins des qualités indéniables au niveau de l'abondance et de la solidité des sources utilisées, particulièrement dans les sections de géographie. Cartes et graphiques viennent ici appuyer les éléments de description des phénomènes étudiés. Dans la plupart des chapitres, l'exposé se veut concis, le plus objectif possible et généralement optimiste. Le souci d'expliquer les faits décrits n'est pas court-circuité par l'omniprésence d'une interprétation de type providentialiste, sauf lorsqu'il est question d'histoire religieuse.

Il faut se rappeler, écrit Taché, que la vallée de l'Outaouais avant d'être une région d'habitation stable, fut une route de passage vers l'Ouest et les « Pays d'En-Haut ». De plus, à cause de la richesse de nos forêts, les chantiers ont précédé presque partout les villages et les villes. C'est pourquoi, avant les cultivateurs et les citoyens des villes, il y a eu dans notre région les explorateurs, les coureurs des bois, les « voyageurs », les hommes de chantiers, les marchands, et pour accompagner tous ces hommes et leur donner les biens de la religion, les missionnaires⁵⁷.

Réaliste et s'appuyant sur une analyse biophysique de l'Outaouais, Taché ne se fait pas d'illusion sur la colonisation de nouvelles terres agricoles. Pour lui, l'essentiel du potentiel agricole de la région est déjà exploité en fonction de l'industrie laitière; le reste du territoire régional demeurera à vocation forestière et rien « ne pourrait justifier, pour la culture seule, l'ouverture de chemins d'accès » dans l'arrière-pays⁵⁸. Quant à la forêt, elle n'est plus inépuisable comme on l'avait cru et il importe de développer une stratégie de conservation et de renouvellement de la ressource. Ces considérations économiques et écologiques sont complétées par une longue description à caractère ethnologique sur la vie dans les chantiers. On ne trouve pas dans ces analyses économiques de considérations de type nationaliste concernant l'aliénation économique des Canadiens français, comme on a pu le constater dans les synthèses précédentes. Peut-être le financement d'une partie du projet par la compagnie E. B. Eddy interdisait-il ce genre de critique. Les entrepreneurs régionaux sont présentés de façon positive, en particulier Philémon Wright. « Sa figure, écrit Taché, doit rester dans notre histoire régionale comme le type d'un homme entreprenant et tenace ». Trois autres « héros » régionaux sont également présentés avec sympathie: le curé Labelle, Jos Montferrand et un voyageur du nom de Cadieux, lesquels ont donné lieu à de véritables légendes. Par ailleurs, il faut souligner le caractère avant-gardiste de cette synthèse en ce qui concerne la présence autochtone dans l'Outaouais, particulièrement avant 1760.

57. Louis TACHÉ, *Ibid.*, p. 35.

58. *Ibid.*, p. 45.

L'histoire nationale et religieuse présente un cas particulier à l'intérieur de la synthèse. Le père Taché l'aborde sobrement sous l'angle démographique dans son chapitre sur la géographie humaine et constate, chiffres à l'appui, que les Canadiens français et les catholiques sont devenus progressivement majoritaires dans la région à partir de 1891, compte tenu de la forte immigration en provenance des autres régions du Québec et d'une forte natalité: « Il s'est passé chez nous ce qui s'est passé dans les Cantons de l'est », ajoute-t-il⁵⁹.

Par ailleurs, l'abbé Hector Legros qui signe le chapitre consacré à l'histoire religieuse régionale est beaucoup plus explicite au niveau de l'interprétation des faits. Trois thèmes émergent à la lecture de son chapitre: l'héroïsme des premiers missionnaires, la lutte contre l'immoralité dans les chantiers et la vision des évêques catholiques du diocèse d'Ottawa, véritables bâtisseurs d'institutions régionales et promoteurs de la nationalité canadienne-française. Le tout, sous l'œil bienveillant de la Providence.



Abbé Hector Legros (1898-1975)
Coll. Archives nationales du Québec à Hull

Au sujet de l'action des missionnaires oblats auprès des autochtones, des voyageurs et des bûcherons, l'abbé Legros ne peut s'empêcher d'admirer « le dévouement et l'abnégation de ces vaillants champions de la foi [...] dont les efforts ont valu la conquête du pays au Christ⁶⁰ ». Ils ont également fait œuvre de moralité auprès des bûcherons en leur apportant les secours de la religion dans les chantiers. L'auteur insiste tout autant sur le rôle décisif joué par les premiers évêques du diocèse de Bytown/Ottawa, Monseigneur Guigues, puis Monseigneur Duhamel; ils ont su organiser le nouveau diocèse érigé en 1847 et y établir un solide réseau de paroisses catholiques et diver-

59. *Ibid.*, p. 40.

60. Hector LEGROS, chap. III, p. 153.

ses institutions d'enseignement encadrées par des communautés religieuses, en plus d'appuyer les missionnaires dans leur lutte contre l'immoralité dans les chantiers.

Religion et nationalité sont ici étroitement liées. L'abbé Legros après avoir constaté les difficultés de l'époque pionnière se réjouit de la création d'un diocèse catholique dans la région :

Telle était la situation religieuse de la vallée de l'Outaouais, lorsqu'il plut à la Providence de la tirer de sa misère par la fondation d'un nouveau diocèse. Malgré les plus habiles mesures du gouvernement pour préparer l'avenir, cette terre, réservée aux Loyalistes anglais, était destinée, par un étrange retour des choses, à retomber aux mains des Français, ses premiers découvreurs⁶¹.

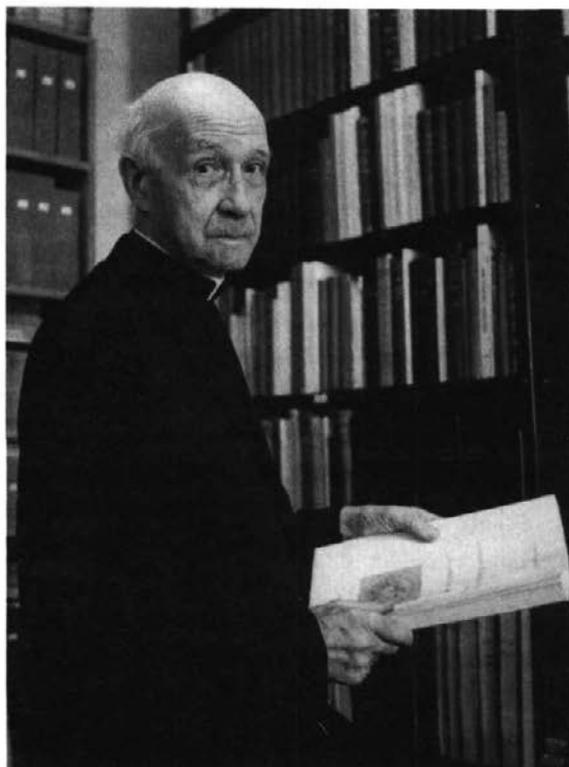
Ce type d'interprétation politico-religieuse de la conquête territoriale n'est pas sans rappeler celle de l'abbé Mailhot pour les Bois-Francs et celle du frère Bernard pour la Gaspésie. Cependant, à l'exception de ce chapitre sur l'histoire religieuse, *Le Nord de l'Outaouais* demeure une synthèse assez sobre qui met l'accent davantage sur l'explication immédiate des faits décrits plutôt que sur leur interprétation à partir d'un cadre de référence providentialiste. En cela, cette synthèse marque une transition par rapport au paradigme politico-religieux que l'on retrouve dans les synthèses d'histoire régionale analysées précédemment. Cependant, elle marque également ses limites par son incapacité à fournir un autre type d'interprétation basé sur des facteurs politiques, économiques ou culturels.

Le Saguenay de Monseigneur Victor Tremblay (1938 et 1968)

La synthèse d'histoire régionale de Monseigneur Victor Tremblay possède plusieurs points communs avec les autres ouvrages analysés jusqu'ici, mais elle n'en présente pas moins des traits originaux à plusieurs points de vue qui tiennent à la personnalité de son auteur, à sa conception de l'histoire et à la situation géographique particulière du Saguenay.

Victor Tremblay est né à Saint-Jérôme du Lac-Saint-Jean le 23 mars 1892. Son père, Onésime Tremblay, était cultivateur. Le parcours académique du jeune Victor n'emprunte pas les chemins traditionnels qui mènent à la prêtrise via le cours classique qui durait huit ans. En 1909, il s'inscrit à l'École normale Laval de Québec où il obtient un diplôme académique le 19 juin 1911, à l'âge de 19 ans. Il devient alors maître d'école à Saint-Cœur-de-Marie (1911-1912), puis à Notre-Dame d'Hébertville (1912-1913). Grâce à son frère Charles-Elzéar qui est grand

61. *Ibid.*, p. 155.



M^r Victor Tremblay, p.d. (1892-1979)

Coll. Société historique du Saguenay

séminariste, il peut poursuivre des études classiques privées de façon accélérée sous la direction de l'abbé André Laliberté. Il réussit les examens du niveau de la rhétorique en 1913, puis s'inscrit aux classes de philosophie au Petit séminaire de Chicoutimi comme étudiant régulier. Il obtient son baccalauréat en juin 1915 et entre au Grand séminaire de Chicoutimi où il est ordonné prêtre le 6 juillet 1919. Issu d'une famille modeste et victime de problèmes de santé, Victor Tremblay voit son parcours de jeunesse marqué par le manque de ressources financières et par plusieurs périodes de repos prolongés.

Après une année de repos où il entreprend un voyage sur un cargo de pâte à papier qui le mène en Europe et en Afrique, de juin 1920 à septembre 1921, il reprend son enseignement au Petit séminaire de Chicoutimi. Il se voit alors confier les cours d'histoire de l'Antiquité, de l'Europe et du Canada. Il en profite pour parfaire sa formation d'historien par des lectures spécialisées, tout en se découvrant une passion pour l'histoire du Saguenay. Après deux nouvelles années de repos (1928-1930), il revient à l'enseignement de l'histoire en plus de donner des cours d'anglais. Il cesse son enseignement au Séminaire en juin 1958, mais continue d'enseigner l'histoire du Canada à l'École de commerce de Chicoutimi de 1959 à 1962. Il décède en juin 1979 à l'âge de 87 ans⁶².

62. André SIMARC, « M^r Victor Tremblay (1892-1979) », *Saguenayensia*, 34,1 (janv.-mars 1992), p. 3. Voir aussi Roland BÉLANGER, « M^r Victor Tremblay et les archives », *Saguenayensia*, 21, 5-6 (nov.-déc. 1979), p. 155-159.

Au cours de sa longue carrière, Monseigneur Victor Tremblay s'impose comme le maître de l'histoire régionale pour toute la période qui précède l'implantation de l'Université du Québec à Chicoutimi en 1968. On le considère comme le véritable fondateur de la Société historique du Saguenay. Cette société avait été fondée une première fois par l'abbé Joseph-Edmond Duchesne en 1924, mais était demeurée inactive par la suite. Monseigneur Victor Tremblay sera l'animateur et pourrait-on dire le seul maître à bord de la Société historique du Saguenay qu'il refonde en 1934 et dont il assurera la présidence durant 32 ans jusqu'en 1966. Il emploiera toutes ses énergies à promouvoir l'histoire régionale et le patrimoine. On lui doit l'incontournable dépôt d'archives orales et imprimées qu'il a constitué patiemment au cours des décennies dans les locaux de sa Société, de même que la fondation de la revue *Saguenayensia* en 1959. Pour ceux qui l'ont côtoyé, Monseigneur Victor, comme on l'appelle encore familièrement dans la région, était un personnage à la fois admiré et controversé qui avait une conception personnelle bien arrêtée de l'histoire de sa région⁶³.

L'Histoire du Saguenay. Depuis l'origine jusqu'à 1870 est publiée pour la première fois en 1938, à l'occasion du centenaire de l'ouverture de la région à la colonisation. La page de titre indique « Rédigée en collaboration » sans mentionner le nom des auteurs. Il s'agit en fait de l'abbé Victor Tremblay, avec l'aide de l'abbé Lorenzo Angers. L'ouvrage connaît une seconde édition revue et corrigée en 1968 sous la seule signature de Monseigneur Victor Tremblay⁶⁴.

Il n'est pas facile de cerner l'interprétation de l'histoire de Monseigneur Victor Tremblay à la seule lecture de cette synthèse qui s'en tient à la stricte description des faits, parfois complétée par de brèves explications. La lecture de l'« Avertissement » publiée dans la première édition (1938), mais supprimée dans les éditions subséquentes, permet cependant de résoudre l'énigme. « Notre but, écrit-il, est de donner un aperçu substantiel de notre histoire régionale, de façon

63. La revue *Saguenayensia* a publié plusieurs articles qui témoignent de l'activité de professeur et d'historien de Monseigneur Victor Tremblay et qui rappellent les traits de sa personnalité. Voir Jean-Paul VINCENT, « Monseigneur Victor Tremblay et la Société historique du Saguenay au Petit Séminaire de Chicoutimi », *Saguenayensia*, 36, 3 (juill.-sept.) 1994, p. 13-26 ; « Dossier Hommage à Monseigneur Victor Tremblay », *Saguenayensia*, 34, 1 (janv.-mars 1992), p. 2-43 ; Jean-Paul Simard, « M^{re} Victor Tremblay, professeur et historien », *Saguenayensia*, 21, 5-6 (nov.-déc. 1979), p. 143-146.

64. En collaboration, *L'Histoire du Saguenay. Depuis l'origine jusqu'à 1870*, Chicoutimi, Édition du centenaire, 1938, 331 p. (Publications de la Société historique du Saguenay, 3) ; Victor TREMBLAY, *Histoire du Saguenay depuis les origines jusqu'à 1870*, 2^e éd. revue, Chicoutimi, 1968, 465 p. (Publications de la Société historique du Saguenay, 21), 3^e éd., 1977, 4^e éd., 1984. Incluant un index, 483 p.

sobre et précise, sans nous attarder aux anecdotes et sans faire d'interprétation. Nous avons voulu « rendre compte de ce qui s'est passé au Saguenay, en laissant les faits parler d'eux-mêmes⁶⁵ ». Les auteurs précisent qu'ils comptent atteindre ce but par la *clarté* et l'*exactitude* de leur exposé, lequel repose sur « une documentation sérieuse et généralement *directe* ». L'accent est donc mis sur les sources, lesquelles ont fait l'objet d'une vérification et d'un contrôle le plus strict possible; les études déjà disponibles n'ont été utilisées qu'exceptionnellement⁶⁶. Les auteurs ajoutent que chaque question est traitée à tour de rôle sous un titre spécifique. Cette analyse descriptive est complétée par des commentaires ou développements additionnels en caractères typographiques différents.

Ainsi exposé en peu de mots, la méthode historique de Monseigneur Victor Tremblay se rapproche d'une conception positiviste de l'histoire⁶⁷. Faut-il voir dans cette valorisation quasi-exclusive de la description des faits au détriment de leur interprétation l'indice d'une formation historique incomplète? Certains, en tous cas, ont souligné le fait que Monseigneur Victor Tremblay était un autodidacte de la discipline historique et qu'il avait complété sa formation par des lectures personnelles⁶⁸. Quoiqu'il en soit, son souci de rigueur méthodologique tiré de l'analyse des faits pris « sur le tas », pour reprendre son expression, ne l'a pas pour autant empêché de véhiculer ses valeurs personnelles, comme c'est le lot de tout historien. On les découvrira par une lecture attentive de son *Histoire*. Au cours de sa carrière, il ne se privera pas, par ailleurs, pour s'impliquer dans d'interminables polémiques issues de son interprétation des faits, notamment autour du régionyme de « Royaume du Saguenay » et de son extension à la région du Lac-Saint-Jean.

Le premier tome de *L'Histoire du Saguenay* se divise en deux parties distinctes : « Le Saguenay sauvage » (1535-1838) et « Le Saguenay colonisé » (1838-1870). L'ouvrage se termine avec le grand feu de 1870. L'auteur avait prévu un second tome pour couvrir la période postérieure à 1870, mais pour diverses raisons le projet n'a jamais été réalisé.

65. « Avertissement », *L'Histoire du Saguenay*, Chicoutimi, 1938, p. 1.

66. Les principales études citées sont celles de Raoul BLANCHARD, Lionel GROULX, Marie VICTORIN, Jacques ROUSSEAU, J. Allan BURGESS.

67. Peut-être Monseigneur Victor Tremblay s'était-il inspiré dans ses lectures méthodologiques des historiens positivistes français. Selon Jean-Paul Simard (*op. cit.*, p. 146-146), il affectionnait par ailleurs Jules Michelet, Augustin Thierry, Fustel de Coulanges et René Grousset.

68. Georges VILLENEUVE, « J'enterre la hache de guerre », *Saguenayensia*, 34, 1 (janv.-mars 1992), p. 22; Jean-Paul VINCENT, « Monseigneur Victor Tremblay », *op. cit.*, p. 19.

La référence globale au « Royaume du Saguenay » est centrale dans l'œuvre de Victor Tremblay. Ce dernier appuie sa position sur les récits de Jacques Cartier pour donner à la région une étendue considérable qui inclut les régions contemporaines de la Haute-Côte-Nord, du Saguenay, du Lac-Saint-Jean et même de la Haute-Mauricie et les territoires plus à l'ouest. Il n'acceptera jamais de considérer le Lac-Saint-Jean comme une entité distincte et s'acharnera à désigner ce territoire sous le régionalisme de « Haut-Saguenay », alors que le nouveau régionalisme de Saguenay-Lac-Saint-Jean fera son apparition au cours des années 1960 dans la foulée de la création des régions administratives.

Pour Monseigneur Tremblay, le Saguenay constitue une totalité géographique et historique qui possède sa cohérence organisationnelle et culturelle. Mais la dépendance économique de la région par rapport à l'extérieur ne fait pas partie de son interprétation de l'histoire régionale. La désarticulation entre les structures économiques et les structures socioculturelles qui fera l'objet de la problématique de nouvelle génération d'historiens régionaux par la suite, n'entre pas ici en ligne de compte⁶⁹.

À l'occasion des fêtes du centenaire du Saguenay, Monseigneur Tremblay avait contribué à doter sa région d'une fête régionale (le 11 juin), d'un hymne régional et d'un drapeau que l'on retrouve illustré dans la seconde édition de sa synthèse (1968). Aussi, c'est avec l'assurance de ces symboles du régionalisme saguenayen qu'il écrit en conclusion de son introduction :

Avec en plus, l'immensité de son étendue, son histoire particulière et cette physiologie bien marquée qui la distingue de toutes les autres régions du monde, [la région du Saguenay] constitue *un vrai pays*, et on se plaît à lui garder le titre de « royaume » sous lequel ce pays est entré dans l'histoire⁷⁰.

Les onze chapitres de la première partie du livre sont consacrés à l'histoire de la découverte du Saguenay, à la traite des fourrures, à l'action des missionnaires, au peuple montagnais, et à l'organisation du territoire et de ses premiers habitants avant la période de la colonisation. Le tout est précédé d'une introduction géographique. Fidèle à sa méthode, Victor Tremblay s'appuie sur diverses sources dont les Relations des Jésuites pour analyser les faits, y ajoutant au passage certaines explications, tout en se gardant de pousser plus loin l'interprétation.

69. Voir à titre d'exemple : Camil GIRARD et Normand PERRON, *Histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, 665 p. ; Normand SÉGUIN, *La conquête du sol au 19^e siècle*, Sillery, Boréal Express, 1977, 295 p.

70. *L'Histoire du Saguenay*, 2^e éd., 1968, p. 40. À moins d'avis contraire, les références à la synthèse utiliseront désormais l'édition de 1968.

Quant aux dix chapitres de la seconde partie, ils concernent essentiellement les progrès de la colonisation dans les trois sous-régions définies. On y traite de l'action des missionnaires et des prêtres colonisateurs, du développement de l'agriculture et de l'industrie forestière, de la situation de la population autochtone, du développement des structures d'encadrement civiles et religieuses, sans oublier le grand feu de 1870⁷¹. Quant à l'établissement de la région du Saguenay, que Monseigneur Tremblay situe sur une période de 25 ans à partir de 1842, elle peut s'expliquer par les six faits dominants suivants : « le recul des Indiens, la grande activité de l'exploitation du bois, la multiplication des établissements sur la côte du fleuve, la pénétration dans celle du Haut-Saguenay [Lac-Saint-Jean] et l'organisation religieuse et civile des régions colonisées »⁷².

Une fois vaincus les obstacles géographiques et politiques qui bloquaient l'ouverture du Saguenay à la colonisation, l'histoire de la région est présentée sous la forme d'un développement progressif sans que des éléments conflictuels soient trop mis en évidence. L'auteur décrit sans agressivité ni jugement de valeur l'action des entrepreneurs forestiers anglophones qui ont développé leur secteur d'activités en parallèle au mouvement de colonisation agricole. Il se permet néanmoins certains commentaires qui laissent transparaître son option en faveur de l'agriculture et de la moralité publique. Selon lui, « l'exploitation du bois a attiré beaucoup de monde au Saguenay et a contribué pour beaucoup à sa colonisation ». Cette activité a permis aux colons de se faire des revenus supplémentaires et d'écouler leurs produits. « Par contre, s'empresse-t-il d'ajouter, elle a souvent employé un grand nombre de bras qui eussent mieux travaillé au développement de la région et mieux servi le progrès des établissements en s'occupant à ouvrir des terres ». Sans compter que l'activité des chantiers a eu un effet moral négatif en introduisant l'habitude des jurements et des blasphèmes⁷³. Quant au travail de défrichement des pionniers, il est décrit avec beaucoup plus de sobriété que dans les histoires régionales analysées précédemment.

Si Monseigneur Tremblay conserve une attitude de neutralité relative en décrivant les différents acteurs régionaux, en particulier les entrepreneurs anglophones, il manifeste, par ailleurs, une sympathie évidente pour les Montagnais, les femmes et surtout le clergé. S'appuyant sur le témoignage de missionnaires et

71. Au total, la synthèse compte une introduction à la géographie régionale et 21 chapitres d'histoire. Le nombre et le titre des chapitres ne varient pas entre l'édition de 1938 et l'édition revue de 1968. Monseigneur Victor Tremblay distingue trois sous-régions : 1- la Côte du fleuve, 2- le Bas-Saguenay, 3- le Haut-Saguenay.

72. *Ibid.*, p. 252.

73. *Ibid.*, p. 276-277 et p. 353.

de l'anthropologue J. Allan Burgesse, il affirme que les principales caractéristiques des Montagnais étaient l'honnêteté, la timidité, la sensibilité à la louange et le respect de leurs femmes. Au moment de l'ouverture de la région à la colonisation, leur situation en était une d'extrême pauvreté aggravée par leur insouciance à faire des réserves de biens matériels⁷⁴. Parmi les auteurs des synthèses régionales étudiées, Monseigneur Tremblay est celui qui démontre le plus de considération pour le rôle des femmes : les femmes amérindiennes, les femmes de colons qui s'occupent de la famille et des travaux domestiques, et les religieuses de la communauté du Bon-Pasteur. Les résultats obtenus à la suite de la fondation de leur couvent en 1864 « étaient dus à la qualité et au dévouement des religieuses bien plus qu'aux ressources matérielles dont elles disposaient⁷⁵ ».

Quant au rôle joué par le clergé dans le développement de la région, l'auteur lui attribue une importance évidente par la narration de l'action des missionnaires et des prêtres-colonisateurs. Il rend plus particulièrement hommage au curé N.-T. Hébert « prudent et avisé, précis dans ses voies, attentif au détail, absolument désintéressé [...] courageux et tenace, d'une droiture et d'une dignité conquérante, paternelle, sacerdotale partout... ». Il admire également l'énergie et « la clairvoyance » du père J.-B. Honorat. Mais son hommage le plus senti s'adresse à l'abbé Dominique Racine qui allait devenir plus tard le premier évêque de Chicoutimi. « Homme de doctrine et de ministère, écrit-il, orateur remarquable, caractère riche, prudent et charitable, il remplit avec grand succès son rôle de pasteur ». Toutes ces vertus cléricales se rattachent sans doute au cadre de référence personnel de Monseigneur Victor Tremblay. Il ajoute qu'en ces temps pionniers, les premiers colons qui venaient « des excellents milieux de Charlevoix et de Kamouraska » avaient conservé « le respect du prêtre et de la religion⁷⁶ ».

Reprenant en conclusion de la période étudiée les postulats régionalistes esquissés en introduction, l'auteur fait sienne l'approche du « petit peuple » que Lionel Groulx attribuait à l'ensemble du Canada français :

En somme, vers 1870, la population du Saguenay formait un petit peuple. Par son nombre, par son organisation, par ses ressources matérielles et spirituelles, il était constitué, pour vivre et se développer. Il possédait presque tous les éléments nécessaires à la vie d'un peuple : la seule lacune importante était l'absence d'un séminaire pour la formation de son clergé et de la classe dirigeante, et elle était à la veille d'être comblée. [...]

74. *Ibid.*, p. 101 et 253.

75. *Ibid.*, p. 285 et 412. L'auteur met aussi en évidence le rôle joué par Marguerite Belley dans la colonisation de Rivière-au-Sable (p. 331-333), incluant une photo.

76. *Ibid.*, p. 346, 301, 404 et 429.

On voyait même se dessiner la physionomie et le caractère propre du type saguenéen, qui s'élaborait dans ce pays à part, à peine conquis à la civilisation⁷⁷.

Ainsi, bien qu'il se soit interdit au départ de faire des « appréciations » en voulant s'en tenir aux faits, Monseigneur Victor Tremblay n'a pas manqué d'exprimer ses valeurs et sa vision du monde dans certains passages stratégiques de son histoire. Cette synthèse se distingue des autres synthèses étudiées en ce qu'elle ne met pas en évidence la dimension conflictuelle avec l'élément anglophone dans la conquête du territoire, sauf pour les années qui ont précédé l'ouverture de la région à la colonisation⁷⁸. On n'y trouve pas non plus la présence d'un providentialisme explicite, même si, par ailleurs, le souci de la religion et de la morale publique est bien présent. *L'Histoire du Saguenay* rejoint néanmoins les autres synthèses en ce qui concerne l'importance accordée au clergé dans la construction du cadre régional et diocésain.

Les Cantons de l'Est de monseigneur Albert Gravel (1939)

La première vue d'ensemble des Cantons de l'Est publiée en français est l'œuvre de l'abbé Albert Gravel, une personnalité marquante de la région et du diocèse de Sherbrooke. Né à Saint-Laurent, près de Montréal, le 7 novembre 1894, dans une famille de cultivateurs dont le grand-père était organisateur politique, Albert Gravel fait ses études classiques au Séminaire de Sainte-Thérèse. Esprit indépendant et passionné de lecture, il se voit obligé de changer de collège après avoir été surpris à lire Alfred de Musset, un auteur jugé dangereux...



M^{gr} Albert Gravel, p.d. (1894-1978)
Coll. Société d'histoire de Sherbrooke

77. *Ibid.*, p. 430-431.

78. Toute sa vie, M^{gr} Tremblay a néanmoins exprimé du ressentiment pour les compagnies responsables de la hausse du niveau du lac Saint-Jean, au cours des années 1920. D'autant plus que ce drame avait touché directement sa famille.

Il fait donc ses deux années de philosophie au Collège de l'Assomption avant d'entrer au Grand Séminaire de Montréal en 1916. Le conformisme des Sulpiciens français qui enseignent alors dans l'institution l'agace, d'autant plus qu'il se verra refuser l'accès à la prêtrise parce qu'on jugeait qu'il avait davantage l'esprit d'un écrivain ou d'un journaliste que celui d'un prêtre de paroisse⁷⁹. Sur le conseil de son cousin, l'abbé Élie-J. Auclair, il s'adresse à l'évêque de Sherbrooke, M^{gr} Larocque, qui a besoin de prêtres pour son diocèse. Il est finalement ordonné prêtre par ce dernier le 22 août 1920. Il se voit par la suite affecté au ministère paroissial à titre de vicaire à Bromptonville puis de curé à Ham Nord, Coaticook, Nantes [alors Springhill] Lac-Mégantic, Sainte-Herménégilde et Sainte-Jeanne d'Arc, une paroisse ouvrière de Sherbrooke. Il s'implique également dans les mouvements d'Action catholique à partir de 1938. Retraité en 1960, il se consacre alors à plein temps à ses recherches sur l'histoire religieuse du diocèse⁸⁰. Il meurt à Sherbrooke en 1978.

Parallèlement à son ministère, l'abbé Gravel s'intéresse activement à l'histoire locale et régionale. Chaque séjour dans une nouvelle paroisse est pour lui l'occasion de publier l'histoire de cette paroisse⁸¹, en plus d'écrire au fil des ans divers articles pour le *Messenger Saint-Michel*, le bulletin de la Société d'histoire des Cantons de l'Est dont il devient membre en 1936, puis président dix ans plus tard.

En 1937, la ville de Sherbrooke s'apprêtait à célébrer le 100^e anniversaire de sa fondation. Le maire de la ville, Émile Rioux, avait alors réuni les spécialistes en histoire régionale dans l'idée d'organiser un pageant historique, selon le modèle développé par l'abbé Albert Tessier pour le 300^e anniversaire de Trois-Rivières en 1934. Albert Gravel avait été chargé de rédiger le scénario de ces fêtes et d'en filmer les manifestations⁸². C'est dans le contexte de ces fêtes commémoratives que l'abbé Gravel publie son livre *Les Cantons de l'Est* qui reprend divers articles parus antérieurement.

79. Albert GRAVEL, *Le monde dans lequel j'ai vécu*, Sherbrooke, l'Auteur, 1972, p. 14. Miméo.

80. Pour la bibliographie de l'auteur, voir son autobiographie, *Le monde dans lequel j'ai vécu*, *op. cit.*, p. 30 et 39.

81. Albert GRAVEL, *Histoire de Sainte-Praxède de Bromptonville*, Sherbrooke, 1921, 100 p.; *Miettes, croquis et souvenirs*, Montréal, 1923, 165 p.; *Histoire de Coaticook*, 1925, 222 p.; *Histoire de Lac Mégantic*, 1931, 135 p.; *Précis historique de Saint-Herménégilde*, 1942, 30 p.

82. Albert GRAVEL, *Le monde dans lequel j'ai vécu*, *op. cit.*, p. 21; « Sherbrooke en fête », film noir et blanc, 16 mm., Sherbrooke, Archives de la Société d'histoire de Sherbrooke.

Avant d'analyser la conception de l'histoire régionale de l'abbé Gravel, il convient de souligner qu'il fit la rencontre de Raoul Blanchard au printemps de 1936, alors que ce dernier entreprenait une étude de terrain dans les Cantons de l'Est. Blanchard avait puisé dans les monographies de Gravel des éléments jugés utiles pour ses propres recherches. Les deux hommes se lieront d'amitié et le curé Gravel accompagnera le géographe français dans sa tournée de la région du lac Mégantic. L'introduction géographique de la synthèse de Gravel sur les Cantons de l'Est s'inspirera du reste fidèlement des analyses de Blanchard.

Dans le bref avant-propos de ses *Cantons de l'Est*, l'abbé Albert Gravel précise qu'il a d'abord voulu établir « les faits historiques avant que de songer à écrire un récit continu et suivi⁸³ ». Bien qu'il ne s'étende pas davantage sur sa méthodologie, on peut se faire une bonne idée de sa conception de l'histoire en lisant sa brève autobiographie. Il a lu les *Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'histoire* (1891) et *Questions historiques* (1896) de Fustel de Coulanges qu'il prend pour modèle. Comme son maître à penser, il veut s'employer à établir et vérifier les faits. « Voilà, écrit-il avec modestie, le modèle qui me convient » et il ajoute, non sans le regret d'un autodidacte qui n'a pas eu la chance d'accéder à une formation universitaire : « Puisque je ne puis pas être un historien docteur, je serai un historien simple et vrai⁸⁴ ».

L'ouvrage d'Albert Gravel sur les *Cantons de l'Est* se divise en trois parties : 1- la période héroïque (1646-1775) fait état du séjour des Abénaquis, premiers habitants de la région, du passage des chevaliers français et des guerriers anglais à partir de la rivière Chaudière et du lac Mégantic ; 2- la période de l'établissement (1775-1840) concerne la concession des cantons et l'arrivée par la baie de Missisquoi des Loyalistes, et ultérieurement des colons américains non loyalistes ; 3- la période du renversement (1840-1900) s'intéresse à la conquête pacifique des Cantons de l'Est par les Canadiens français. On peut noter au départ un certain déséquilibre dans cet ouvrage puisque 90 pages sont consacrées à la première partie, 40 pages à la deuxième partie et à peine 32 pages à la troisième partie. Cette première partie contient de longues argumentations sur la véracité des témoignages et des faits rapportés par divers historiens, dont Mrs C. M. Days, l'abbé J.-A. Maurault, l'abbé Élie-J. Auclair et Rameau de Saint-Père, et qui sont somme toute assez secondaires comme la prétendue bataille aux Grandes-Fourches (site de Sherbrooke) entre les Abénakis et les miliciens américains de Rogers⁸⁵. Il

83. Albert GRAVEL, *Les Cantons de l'Est*, Sherbrooke, 1939, p. 11.

84. Albert GRAVEL, *Le monde dans lequel j'ai vécu*, op. cit., p. 32.

85. C.M. DAYS, *History of the Eastern Township*, Montréal, 1869, 475 p. ; Albert GRAVEL, *Les Cantons de l'Est*, op. cit., p. 96-98, 105-106.

faut dire que les historiens de l'époque avaient coutume d'argumenter longuement pour établir ou rétablir la véracité des faits, y voyant une preuve de rigueur scientifique⁸⁶. Pour l'auteur, cette recherche de la véracité des faits n'est pas incompatible avec une certaine forme de providentialisme. Admirant le courage des soldats d'Arnold qui avaient traversé la région au milieu des pires difficultés pour attaquer Québec en 1775, l'abbé Gravel ne peut pour autant plaindre « les descendants de ceux qui assassinèrent le Père Rasle à Norridgwock et s'en réjouirent. Dieu leur fit payer leur acte de barbarie au même endroit ou à peu près⁸⁷ ».

Dans la seconde partie de l'ouvrage consacrée à l'ouverture des Cantons de l'Est à la colonisation, Gravel distingue trois groupes de pétitionnaires : les Loyalistes de la première vague, les sujets américains de la seconde vague et les spéculateurs fonciers ; ces deux derniers groupes s'étaient accaparés des terres à l'époque du gouverneur Shore Milnes. S'il se montre plutôt sympathique aux premiers Loyalistes, véritables pionniers de la région, il est fort critique pour ceux de la seconde vague et les spéculateurs qui par leurs ambitions ruinèrent en certains cas les premiers venus. S'appuyant sur Raoul Blanchard, il écrit que « c'est tout ce stock de Nouvelle-Angleterre, loyalistes d'avant 1800 et non loyalistes d'après, qui fut le levain de pâte des Cantons de l'Est⁸⁸ ». Par ailleurs, il va sans dire que les missionnaires catholiques qui s'introduisent dans la région dans la première moitié du XIX^e siècle sont présentés avec la plus vive sympathie de la part de l'auteur. Les abbés Jean Raimbault, John Holmes, Michael Power et Hugh Paisley « se ressemblaient tous par leur dévouement à la cause du Christ⁸⁹ ». Cette deuxième partie contient aussi un chapitre sur les Bois-Francs, considérée comme une sous-région des Cantons de l'Est. Gravel reprend pour l'essentiel les positions de l'abbé Mailhot sur la misère et l'héroïsme des pionniers canadiens-français de cette région en lutte contre une oligarchie anglaise toute puissante et un environnement naturel hostile. Mais l'abbé Gravel se permet ici d'ajouter un commentaire plus personnel sur l'aliénation économique des Canadiens français de l'époque moderne vivant dans les différentes régions du Québec. « Pour connaître ces conditions, écrit-il, il importe d'étudier le passé de ces régions [...]. L'histoire régionale

86. Voir à ce sujet les débats historiographiques sur la Déportation des Acadiens : Fernand HARVEY, « Les historiens canadiens-français et l'Acadie, 1859-1960 », dans Fernand HARVEY et Gérard BEAULIEU (éd.), *Les relations entre le Québec et l'Acadie, 1880-2000. De la tradition à la modernité*, Sainte-Foy et Moncton, Éditions de l'IQRC/Éditions d'Acadie, 2000, p. 19-48.

87. Albert GRAVEL, *Les Cantons de l'Est*, op. cit., p. 117.

88. *Ibid.*, p. 125.

89. *Ibid.*, p. 160.

a plus que son utilité; elle est nécessaire à la compréhension des problèmes de l'heure⁹⁰. »

La troisième partie de l'ouvrage s'intitule « La marée montante française, 1840-1900 » et fait état avec un contentement à peine retenu de la reconquête de la région par les Canadiens français. Comme dans le cas de la Gaspésie, de l'Outaouais et du Saguenay, l'auteur voue une grande admiration au premier évêque de son diocèse. M^{gr} Antoine Racine est ainsi considéré comme un grand colonisateur et un grand constructeur de la nation canadienne⁹¹. Ces pages sommaires sur l'histoire du diocèse de Sherbrooke seront développées dans un ouvrage ultérieur paru en 1952⁹².

Les autres chapitres de cette troisième partie abordent assez sommairement le mouvement de colonisation canadien-français dans la région de La Patrie, à proximité de la frontière américaine. Il y est aussi question des pionniers écossais établis dans la région et qui ont été d'excellents voisins. Mais pour leur plus grand malheur, ajoute l'auteur, « ces Écossais n'ont pas d'enfants et ils ne peuvent tenir longtemps contre la marée montante française⁹³ ».

Le dernier chapitre intitulé « l'homme des Cantons de l'Est » est sans doute le plus percutant de l'ouvrage pour exprimer les positions idéologiques de l'abbé Gravel. Il y est question de « mentalités » comme dans l'Histoire de la Gaspésie d'Antoine Bernard. Ces deux régions, il est vrai, possèdent une histoire analogue où se sont côtoyées diverses communautés ethniques. Après avoir, comme les autres historiens régionaux analysés précédemment, démontré l'échec de la stratégie d'encercllement des Canadiens français par les autorités britanniques, Gravel distingue les grandes composantes de ce qu'il appelle non sans ironie l'*Eastern township man* formé, paraît-il, de ce qu'il y a de meilleur chez l'Anglais, le Français et l'Américain ». Sans nier certains éléments positifs de ce mélange culturel au niveau économique, il considère que « la mentalité de bonne entente » qui a subsisté depuis trop longtemps chez les Canadiens français des Cantons de l'Est a été néfaste pour leur foi catholique et pour leur conscience nationale. Elle n'a plus sa raison d'être maintenant qu'ils forment 80 % de la population régionale. « Il faut prendre conscience de nous-mêmes, écrit-il en conclusion, et sans chagriner

90. *Ibid.*, p. 169.

91. *Ibid.*, p. 176. Le diocèse de Sherbrooke a été créé en 1874.

92. Albert GRAVEL, *Aux sources de notre histoire religieuse dans les Cantons de l'Est*, Sherbrooke, 1952, 140 p.

93. *Les Cantons de l'Est*, *op. cit.*, p. 204.

aucunement nos concitoyens de langue anglaise, réaliser que dans les Cantons de l'Est, nous sommes chez nous, par droit de conquête pacifique et réelle⁹⁴. »

Au terme de cette analyse, force nous est de constater que *Les Cantons de l'Est* de l'abbé Gravel ne constitue pas à proprement parler une synthèse d'histoire régionale comme celles de la Gaspésie, de l'Outaouais et du Saguenay. Cependant, il ne faut pas négliger l'impact social qu'a pu avoir à l'époque ce premier ouvrage d'ensemble sur la région publié en français. L'auteur se déclarera d'ailleurs un fervent régionaliste : « La fidélité à la région des Cantons de l'Est que j'ai étudiée pendant cinquante ans, de 1920 à 1970, a été en grande partie la lumière de mon esprit, de ma modeste culture et de ma vie⁹⁵. »

Histoire et régionalisme au cours des années 1930

Ce n'est pas un hasard si cinq des six synthèses d'histoires régionales que nous avons analysées ont été publiées (ou rééditées) au cours des années 1930. Cette décennie correspond, en effet, à plusieurs anniversaires régionaux : 400^e anniversaire de l'arrivée de Jacques Cartier en Gaspésie, 100^e anniversaire de l'ouverture du Saguenay à la colonisation, 100^e anniversaire de la fondation de la ville de Sherbrooke dans les Cantons de l'Est, 50^e anniversaire de l'ouverture du Témiscamingue à la colonisation, sans oublier le tricentenaire de la fondation de Trois-Rivières en 1934, même si cet anniversaire célébré en grandes pompes en Mauricie n'a pas donné lieu à la publication d'une synthèse d'histoire régionale.

Tout semble indiquer que la publication de ces synthèses historiques s'inscrivait dans le mouvement régionaliste qui s'est manifesté dans diverses régions du Québec au cours des années 1930. Outre les anniversaires évoqués plus haut, diverses raisons peuvent expliquer une telle effervescence. La crise économique de cette décennie était sans doute propice à des remises en question et à des bilans. Mais il faut y voir aussi l'indice d'une certaine maturité des espaces territoriaux du Québec qui avaient pour la plupart – à l'exception de l'Abitibi – atteint les limites de leur potentiel de colonisation agricole. Aux monographies de colonisation publiées entre 1850 et 1914 succédaient dans une seconde étape ces synthèses historiques qui permettaient de tracer un premier bilan du développement des régions. Une troisième étape s'amorcera à partir des années 1960, alors que l'État québécois interviendra directement dans l'aménagement du territoire. Cette troisième étape sera précédée d'une série de monographies régionales à caractère économique ou géographique, entre 1940 et 1960.

94. *Ibid.*, p. 212.

95. *Le monde dans lequel j'ai vécu*, *op. cit.*, p. 33.

Le mouvement régionaliste des années 1930 n'a pas encore retenu toute l'attention qu'il mérite de la part des historiens. Seul le régionalisme mauricien a fait l'objet d'une analyse approfondie par René Verrette⁹⁶. Après avoir insisté sur l'absence d'emprise des élites régionales sur la crise économique, l'auteur considère qu'elles ont choisi d'investir dans le champ symbolique du régionalisme par le biais de l'histoire, de la littérature et de la commémoration. Monseigneur Albert Tessier, professeur d'histoire au Séminaire de Trois-Rivières devient le chef de file du régionalisme mauricien. Bien qu'il n'ait pas rédigé de synthèse sur l'histoire de sa région, il a été l'un des fondateurs de la Société d'histoire régionale trifluvienne, en 1926. Il est aussi l'auteur de nombreux articles sur l'histoire de la Mauricie et le fondateur d'une collection intitulée « Pages Trifluviennes⁹⁷ ». En 1936, le nouveau premier ministre du Québec, Maurice Duplessis, avec qui il est lié d'amitié lui offre une bourse de trois ans pour poursuivre des études universitaires en histoire à Paris. Mais Tessier qui avait déjà passé trois ans en Europe (1921-1924) jugeait plus utile de rester au pays : « Je lui dis que je n'avais pas l'ambition de devenir un spécialiste, ni un historien scientifique. À ce stade de notre évolution, des éveilleurs et des animateurs me semblaient plus utiles », raconte-t-il dans ses mémoires⁹⁸. C'est avec cet esprit d'animateur qu'il s'implique dans la Société d'histoire régionale dans le but d'éveiller au sein de la population trifluvienne « le sens régional ». Tout en admettant que son groupe poursuit pour l'instant des objectifs relativement modestes, il n'hésite pas à prophétiser que « lorsque l'heure des synthèses et des jugements d'ensemble arrivera, les maîtres que ces œuvres réclameront seront là⁹⁹ » !

L'idéologie régionaliste d'Albert Tessier développée entre 1927 et 1940 s'inspirait du poète Mistral, chantre du régionalisme français et de sa Provence natale. René Verrette a bien montré les tenants et aboutissants du régionalisme mauricien. Qu'il suffise ici de relever le fait que le régionyme de « Mauricie » a été créé par Monseigneur Tessier lui-même en octobre 1933 pour remplacer le terme de « Vallée du Saint-Maurice ». Le nouveau régionyme avait suscité d'après débats à

96. René VERRETTE, « Le régionalisme mauricien des années 1930 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 47, 1 (été 1993) : p. 27-52.

97. Cette collection comptera 26 volumes entre 1932 et 1934, en préparation aux fêtes du Tricentenaire de Trois-Rivières.

98. Albert TESSIER, *Souvenirs en vrac*, Sillery, Boréal Express, 1975, p. 187.

99. Albert TESSIER, « Réveil régionaliste », dans *l'Almanach de la langue française*, Montréal, L'Action française, 1929, p. 100-104. En fait, la première synthèse sur l'histoire de la Mauricie paraîtra vraisemblablement en 2003 sous la direction de René HARDY et Normand SÉGUIN aux Éditions de l'IQRC, collection « Les régions du Québec », soit près de 75 ans après la « prophétie » de M^{gr} Tessier !

l'évêché de Trois-Rivières avant de s'imposer assez rapidement par la suite. Le débat avait eu des échos jusqu'à Montréal, provoquant l'amusement ou la raillerie. Henri Bourassa s'était emporté contre certains jeunes gens désœuvrés qui « inventent la Laurentie, la Mauricie, toutes sortes de « scies »¹⁰⁰ ».

En fait, ces luttes symboliques pour la création de régionymes ne correspondent-elles pas à l'éveil d'une conscience régionale ? Après avoir bâti le pays on sent le besoin de le nommer. L'émergence dans le discours régionaliste des régionymes de « Bois-Francs », « Saguenay », et « Témiscamingue » suit un cheminement analogue. Il en va de même du régionyme de « Estrie » que Monseigneur Maurice O'Bready a proposé au cours des années 1950

pour remplacer les « Cantons de l'Est » jugé trop anglicisant. Dans ce dernier cas cependant, « l'Estrie » ne parviendra jamais à supplanter complètement « les Cantons de l'Est », même chez les francophones de la région.



M^r Albert Tessier, p.d. (1895-1976)

Coll. Séminaire de Trois-Rivières

Spécificités et convergence des synthèses d'histoire régionale de l'entre-deux-guerres

Les synthèses d'histoire régionale que nous avons analysées ont toutes été publiées durant la période de l'entre-deux-guerres, et plus particulièrement au cours des années 1930. Elles sont le fait de régions périphériques. Aucune synthèse n'a été produite au cours de ces années dans les régions correspondant à l'ancien espace seigneurial où l'on semble avoir préféré l'histoire locale ; peut-être à cause de la difficulté d'y susciter une conscience régionale suffisamment articulée, ou parce qu'aucun auteur n'a voulu s'attaquer à un tel projet. Il faut dire que

100. *La Tribune*, Sherbrooke, 23 janvier 1937. Cité dans René VERRETTE, *op. cit.*, p. 41.

les importantes études de géographie régionale publiées par Raoul Blanchard entre 1935 et 1960 ont peut-être découragé de nouvelles initiatives pendant plusieurs décennies.

Au niveau des auteurs, on peut distinguer deux points communs. Ces fils de cultivateurs, pour la plupart, appartiennent à une même génération née entre 1890 et 1898, à l'exception de Mailhot né en 1855 et Taché né en 1906. De plus, à une exception près, tous ces auteurs sont des clercs. Il faut sans doute y voir l'importance des élites cléricales dans l'élaboration des représentations régionales à une époque où les structures religieuses, et plus particulièrement les diocèses, jouaient un rôle clé dans l'élaboration des institutions culturelles régionales, et cela jusqu'aux années 1960.

Il s'avère intéressant de comparer nos six synthèses d'histoire régionale sous l'angle de la méthodologie et de l'interprétation des thématiques abordées. Nul doute que ces synthèses ont vieilli et qu'on n'y a recours qu'occasionnellement de nos jours. Mais leur intérêt est ailleurs ; elles révèlent l'état d'esprit d'une époque, tant au niveau de la pratique du métier d'historien que des idéologies qui sont à l'origine du cadre d'interprétation régionaliste des années 1930.

Au niveau méthodologique, il existe d'importantes différences entre ces synthèses qui écartent l'idée de les considérer sous l'angle d'une « école d'histoire régionale » comme on a pu parler d'une « école québécoise de géographie » dans le cas des monographies de colonisation évoquées au début de cette analyse. La méthode développée par Antoine Bernard pour la Gaspésie aurait pu servir de modèle pour les auteurs de synthèse par son caractère avant-gardiste pour l'époque, inspiré par les courants français du XIX^e siècle. Mais l'auteur s'est plutôt orienté par la suite vers l'historiographie acadienne. On sent, par ailleurs, chez Antoine Bernard, Louis Taché, Hector Legros, Victor Tremblay et Albert Gravel un souci partagé pour la vérification des sources et pour l'élaboration d'une méthodologie rigoureuse, même si ces auteurs n'accordent par la même importance à la fonction interprétative.

Un autre point commun à ces synthèses tient à la difficulté d'intégrer l'histoire économique et sociale à l'histoire des institutions régionales à dominante religieuse. L'histoire économique est renvoyée à l'histoire locale dans le cas des Bois-Francs et de l'Outaouais, elle est intégrée au récit général de façon neutre dans l'*Histoire du Saguenay* où elle est perçue de façon négative comme génératrice d'aliénation en ce qui concerne le Témiscamingue, les Cantons de l'Est et la Gaspésie.

Quant au providentialisme, cet élément téléologique de causalité de l'historiographie cléricalo-nationaliste qui fait intervenir Dieu dans le cours d'histoire, on en retrouve la trace chez l'abbé Mailhot, le frère Bernard, l'abbé Legros et Monseigneur Gravel. De son côté, Monseigneur Victor Tremblay est plus prudent et s'en tient à des considérations morales, en ce qui concerne particulièrement le travail dans les chantiers forestiers.

Par ailleurs, on retrouve plusieurs thématiques communes à l'intérieur des six synthèses qui amènent à une convergence des explications et des interprétations. L'action des pionniers y est généralement valorisée, de même que celle du clergé, considéré comme le maître-d'œuvre du développement des structures d'encadrement locales et régionales – en l'occurrence la paroisse et le diocèse. L'idée de la conquête du territoire par l'élément canadien-français au détriment de l'élément anglophone pour des raisons essentiellement démographiques est aussi exprimée dans toutes ces histoires régionales. À cet égard, la référence « aux vieilles paroisses » de la vallée du Saint-Laurent est manifeste. C'est de là que proviennent les renforts démographiques pour la conquête du sol. La connotation agriculturiste de cette conquête est partout présente sauf dans le cas de l'Outaouais.

L'interprétation de l'histoire économique – autre que l'agriculture – et du rôle joué par les entrepreneurs anglophones varie cependant selon les auteurs. Neutre dans l'histoire du Saguenay ou absente dans l'histoire des Cantons de l'Est, elle est positive dans l'histoire de l'Outaouais et franchement négative dans l'histoire de la Gaspésie et dans celle du Témiscamingue.

D'une façon générale, les auteurs de ces synthèses poursuivent un but commun : développer une mémoire collective et une conscience régionale forte. Ce régionalisme affirmé s'inscrit dans la lignée du nationalisme de Lionel Groulx. Ce dernier entretient d'ailleurs un échange de correspondance avec au moins deux de ces auteurs, M^{gr} Tremblay et le Père Taché, sans compter l'abbé Albert Tessier. Dans un compte rendu qu'il rédige sur *Le Nord de l'Outaouais*, l'abbé Groulx qualifie cette publication de « premier essai d'envergure » qui « prend noble place auprès des ouvrages qu'auront suscités la Mauricie et le Pays saguenayen¹⁰¹ ». Il fait également l'éloge de *l'Histoire du Saguenay* de M^{gr} Tremblay¹⁰².

Au-delà de ces points de convergences, chaque auteur se fait fort de souligner les spécificités de sa région, compte tenu de sa position géographique. Le facteur d'isolement est mis en évidence pour la Gaspésie, le Saguenay, le Témiscamingue et les Bois-Francs. Dans le cas des Cantons de l'Est, de l'Outaouais

101. *L'Action nationale*, juin 1939.

102. *Saguenayensia*, 36, 3 (juill.-sept. 1994), p. 25.

et du Témiscamingue, on insiste particulièrement sur une forme particulière d'aliénation engendrée par la proximité d'un puissant voisin : les États-Unis ou l'Ontario.

* * *

Au terme de cette analyse de six synthèses d'histoire régionale publiées durant l'entre-deux-guerres, il apparaît clairement que la publication de ces ouvrages répondait à un besoin exprimé par les élites clérico-nationalistes de l'époque d'affirmer une conscience régionale en émergence. Cette fonction sociale de l'historiographie – plus générale que celle de l'idéologie parce qu'elle propose une ouverture vers l'interprétation plutôt qu'une fermeture vers l'action – prend ici tout son sens. De plus, cette historiographie régionaliste se situe dans le prolongement de l'historiographie cléricale héritée de la fin du XIX^e siècle et des débuts du XX^e siècle. Le providentialisme de cette historiographie nationale et le rôle central accordé au clergé ont été bien démontrés par les travaux de Serge Gagnon¹⁰³. Cependant, contrairement aux historiens nationalistes de la période 1840-1920, les historiens régionalistes des années 1930, compte tenu de leur échelle d'observation, accordent plus d'importance au peuple et à la vie quotidienne des pionniers, même s'ils n'arrivent pas à bien intégrer l'histoire économique à leur analyse.



L'auteur adresse ses remerciements à Louise Bouchard, Érik Tremblay et Roland Bélanger, Société historique du Saguenay à Chicoutimi, Luc Brazeau, Archives nationales du Québec à Hull, Hélène Liard, Société historique de Sherbrooke, Christian Lalancette, Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Cécile Herbet, Société historique du Témiscamingue, Ghislaine Bélisle, Archives du Collège Saint-Alexandre à Gatineau, Bernard Savoie, Archives de la ville de Gatineau, Sylvie Filliatraut, Bibliothèque municipale de Victoriaville.

103. Serge GAGNON, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1978, p. 285-286 et p. 418-419.

Annexe

Bibliographie des monographies et des synthèses régionales publiées au Québec entre 1850 et 1940

Cette bibliographie réunit une centaine de titres publiés avant 1941 et qui utilisent le cadre régional¹⁰⁴. Tout en éliminant les titres se rapportant aux villes, villages, paroisses et cantons, de même que les rapports des missionnaires et les récits de voyage, pour ne conserver que les monographies et les synthèses qui utilisent le cadre plus large de la « région ». Cet espace à géométrie variable inclut les grandes régions géographiques (Gaspésie), les diocèses et les comtés électoraux qui sont les trois cadres d'analyse principaux des études régionales à l'époque. Aucune étude n'utilise le cadre des districts judiciaires, par ailleurs. Toutes ces références ont été classées en fonction des régions historiques telles que définies par le Chantier des histoires régionales de l'Institut québécois de recherche sur la culture/INRS-Culture et Société¹⁰⁵.

On peut regrouper cette production régionale en cinq catégories : les monographies de colonisation, les diagnostics sur la situation contemporaine des régions (généralement rédigées par des journalistes, dont Damase Potvin, Émile Benoist), les premières monographies économiques de l'École des Hautes Études commerciales de Montréal, les premières analyses de géographie régionale de Raoul Blanchard et enfin l'historiographie régionale. Cette dernière catégorie se divise elle-même en trois sous-catégories : les études thématiques à l'échelle régionale, comme par exemple l'histoire religieuse régionale, les synthèses d'histoire régionale publiées par des auteurs anglophones et celles publiées par des auteurs francophones. Les ouvrages en anglais concernent essentiellement la Gaspésie, les Cantons de l'Est, l'Outaouais, le Richelieu et les comtés de Huntingdon et d'Argenteuil ; bref, toutes les régions où il y a eu une colonisation anglophone significative. La majorité de ces études ont été publiées entre 1860 et 1914. Du côté des ouvrages en français, ils se répartissent inégalement entre les régions et ont surtout été publiés entre 1900 et 1940.

104. Voir : André BEAULIEU et William F. E. MORLEY, *La province de Québec*, Toronto, University of Toronto Press, 1971, p. 33-93. (Coll. Histoires locales et régionales canadiennes des origines à 1950, n° 2).

105. Voir la carte des régions historiques du Québec reproduite à la fin de chaque volume de la collection « Les régions du Québec », aux Éditions de l'IQRC.

Quant à la répartition géographique de l'ensemble des titres de cette bibliographie, on observe des écarts importants entre les régions. Le cadre régional est surtout utilisé dans les Cantons de l'Est (16 titres), la Gaspésie (15 titres), l'Abitibi-Témiscamingue (10 titres), le Saguenay-Lac-Saint-Jean (9 titres) et le Richelieu-Yamaska-Rive-Sud (8 titres). Dans le cas de Québec et Montréal on semble privilégier le cadre urbain plutôt que celui de la région métropolitaine. Le peu d'auteurs de la Mauricie qui utilisent le cadre régional a de quoi surprendre dans une région reconnue pour avoir été le principal foyer de l'idéologie régionaliste dans les années 1930.

1- Gaspésie

- Alcock, F.-J., « Across Gaspé », *Geographical Review*, 14 (1924) : 197-214, carte, ill.
- Bechard, A., *La Gaspésie en 1888. Pages canadiennes*, Québec, 1918, 130 p.
- Bernard, Antoine [frère], *La Gaspésie au soleil*, Montréal, Les Clercs de Saint-Viateur, 1925, 332 p. ; 2^e éd. revue, Tours, Éditions Mame, 1932, 302 p.
- Blanchard, Raoul, *L'Est du Canada français. Province de Québec*, 2 vol., Montréal, Beauchemin et Paris, Masson, 1935, vol. 1, 366 p. [La péninsule de Gaspé, p. 11-106].
- Clarke, John M., *Sketches of Gaspé*, Albany, 1908, 85 p.
- Clarke, John M., *The Heart of Gaspé: Sketches in the Gulf of St. Lawrence*, New York, Macmillan, 1913, xv, 292 p., ill.
- Faucher de Saint-Maurice, *La Gaspésie. Promenades dans le Golfe Saint-Laurent, etc.*, Montréal, s.d., 239 p.
- Ferland, J. B. A., *La Gaspésie*, Québec, 1887, 300 p.
- Joncas, L.-Z., *La péninsule gaspésienne*, Matane, 1912, n.p.
- Langelier, J.-C., *Esquisse sur la Gaspésie*, Lévis, 1884, 178 p.
- Pelland, Alfred, *Vastes champs offerts à la colonisation et à l'industrie. Région de Bonaventure*, Québec, 1907, 64 p., cartes.
- Pye, Thomas, *Canadian scenery : district of Gaspé*, Montreal, John Lovell, 1866, XII, 55 p., ill.
- Québec, *La Gaspésie, histoire, légendes, ressources, beautés*, Québec, [Ministère de la Voirie], 1930, 260 p.
- Rouillard, Eugène, *La colonisation dans les comtés de Témiscouata, Rimouski, Matane, Bonaventure et Gaspé*, Québec, 1899, 153 p.
- Roy, Charles-Eugène, *Gaspé depuis Cartier*, Québec, « Au Moulin des Lettres », 1934, 233 p., ill.

2- Îles-de-la-Madeleine

- [Anonyme], *Monographie des Îles-de-la-Madeleine*, Québec, 1927, 43 p.
- Hubert, Paul, *Les Îles-de-la-Madeleine et les Madelinots*, Rimouski, 1926, 253 p., ill., cartes.
- Marquis, L.-J.-D. et al., *Monographie des Îles-de-la-Madeleine*, Québec, 1927, 43 p.

Smith, Edwin, « The Magdalen Islands », *Canadian Geographical Journal*, 4 (1932) : 331-347.

3- Bas-Saint-Laurent

Buies, Arthur, *Les comtés de Rimouski, de Matane et de Témiscouata*, Québec, s.n., 1890, 105 p., carte.

Buies, Arthur, *La vallée de la Matapédia : ouvrage historique et descriptif*, Québec, Brousseau, 1895, 52 p., ill.

Michaud, J.-D. [abbé], *Notes historiques sur la Vallée de la Matapédia*, Val Brilliant, La voix du Lac, 1922, 241 p.

Pelland, Alfred, *La région Matane-Matapédia. Ses ressources, ses progrès et son avenir*, Québec, Ministère de la Colonisation, 1912, 135 p., ill.

4- Saguenay – Lac-Saint-Jean

Blanchard, Raoul, *L'Est du Canada français*, vol. 2, Montréal, Beauchemin et Paris, Masson, 1935, 336 p.

Buies, Arthur, *Le Saguenay et la vallée du Lac Saint-Jean. Étude historique, géographique, industrielle et agricole*, Québec, 1880, xvi, 342 p., ill.

Buies, Arthur, *La région du Lac Saint-Jean, grenier de la Province de Québec*, [Québec], 1890, 51 p., carte.

Davis Blodwen, *Saguenay, « Saginawa »*, *The River of Deep Waters*, Toronto, 1930, 204 p., ill.

Pilote, François, *Le Saguenay en 1851 ; histoire du passé, du présent et de l'avenir*, Québec, Impr. Augustin Côté, 1852, 147 p., carte.

Potvin, Damase, *Le Tour du Saguenay. Historique, Légendaire et Descriptif*, Préface de Benjamin Sulte, Québec, 1920, 171 p.

Roy, Joseph-Edmond, *Au Royaume du Saguenay. Voyage au pays de Tadoussac*, Québec, 1889, 231 p.

Tremblay, Victor [abbé] et Lorenzo Angers [abbé], *L'Histoire du Saguenay. Des origines jusqu'à 1870*, Chicoutimi, Édition du Centenaire, 1938, 331 p. ; réédition revue et augmentée et signée M^{re} Victor Tremblay, Chicoutimi, 1968, 465 p. (Publications de la Société historique du Saguenay, 21) ; 3^e éd., 1977 ; 4^e éd., 1984, 483 p. Index.

5- Côte-Nord

Blanchard, Raoul, *L'Est du Canada français*, tome 1, Montréal, Beauchemin, 1935, 366 p.

Côté, Louis-Philippe, *Visions du Labrador*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1934, 173 p.

Huard, Victor-A., *Labrador et Anticosti*, Montréal, C.-O. Beauchemin, 1897, 505 p.

Rochette, Edgar, *Notes sur la Côte-Nord du Bas-Saint-Laurent et le Labrador canadien*, Québec, Le Soleil, 1926, 131 p., carte.

Rouillard, Eugène, *La Côte-Nord du Saint-Laurent et le Labrador canadien*, Québec, Laflamme et Proulx, 1908, 188 p.

6- Québec [région]

Routhier, A. B., *Québec et Lévis à l'aurore du XX^e siècle*, 2^e éd., Montréal, 1900, 353 p.

7- Lévis – Lotbinière

Roy, Joseph-Edmond, *La seigneurie de Lauzon*, 5 vol., Lévis, 1890-1904 ; réédition : Lévis, Société d'histoire régionale de Lévis, 1984, 5 vol., 652 p., 483 p., 485 p., 419 p., 595 p.

8- Côte-du-Sud

Couillard-Després, A. [abbé], *Histoire des seigneurs de la Rivière-du-Sud et de leurs alliés canadiens et acadiens*, Saint-Hyacinthe, 1912, 402 p.

9- Beauce – Etchemin

Anderson, W. J., *The Valley of the Chaudière, its scenery and gold fields*, Québec, 1872, 38 p.

Benoît-Marie, Frère, « Le milieu physique et humain de la Beauce canadienne », *L'Actualité économique*, 15, 1, 5-6 (août-sept. 1939) : 317-351.

Leblond, Wilfrid, « Les Beaucerons », *Le Canada français*, 16, 8 (avril 1929) : 540-552.

10- Mauricie

Audet, Francis-Joseph, *Le comté de Maskinongé (1853-1867) : notes historiques, statistiques et biographiques*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1934, 51 p. (Coll. « Pages Trifluviennes », série A, 16).

Blanchard, Raoul, « La région du fleuve Saint-Laurent entre Québec et Montréal », *Revue de géographie alpine* (Grenoble), XXIV (1936) : 1-189 (inclut les deux rives du fleuve).

Caron, N. [abbé], *Deux voyages sur le Saint-Maurice*, Trois-Rivières, 1889, 322 p.

Tessier, Maurice [abbé], *Les Trois-Rivières. Quatre siècles d'histoire 1535-1935*, Trois-Rivières, 1934, 167 p. (Coll. « Pages Trifluviennes », série A, 17).

11- Bois-Francs

Camirand, Gérard, *Monographie de la région des Bois-Francs*, Thèse de licence (commerce), École des Hautes Études commerciales, 1940, 61 p.

Mailhot, Charles-Édouard [abbé], *Les Bois-Francs*, 4 vol., Arthabaska, vol. 1, 1914, 474 p. ; vol. 2, 1920, 445 p. ; vol. 3, 1921, 491 p., vol. 4, 1925, 352 p.

Saint-Amant, J.-C., *Un coin des Cantons de l'Est. Histoire de l'envahissement pacifique mais irrésistible d'une race*, Drummondville, La Parole, 1932, 535 p.

Trudelle, Charles [abbé], *Trois souvenirs*, Québec, Léger Brousseau, 1878, 173 p. (inclut les Bois-Francs).

12- Cantons de l'Est

- Adam, Léonidas [abbé], « L'histoire religieuse des Cantons de l'Est », *Revue canadienne*, nouvelle série, VXXVI (1921) : 19-34.
- Bélangier, Charles-Émile, *Les Cantons de l'Est*, thèse de licence (sciences commerciales), École des Hautes Études commerciales, 1932 (Publié dans la collection « Études économiques », 2, HÉC, 1932 : 411-453).
- Blanchard, Raoul, « Les Cantons de l'Est », *Revue de géographie alpine* (Grenoble), 25 (1937) : 1-210.
- Bullock, William B., *Beautiful waters devoted to the Memphremagog region in history, legend, anecdote, folklore, poetry, drama*, 2^e éd., Newport, Vermont, Memphremagog Press, 1926, 239 p., ill., carte.
- Caron, J. [abbé], *Les Cantons de l'Est, 1791-1815*, Québec, 1927, 380 p.
- Channell, L.-S., *History of Compton County and Sketch of the Eastern Township District of St. Francis and Sherbrooke County, 1692-1896*, Compton, 1896, 289 p.
- Cleveland, Edward [Rev], *A Sketch of Early Settlement and History of Shipton, Canada East, Richmond Country*, Richmond, 1858, 78 p.
- Days, C.-M. [Mrs], *Pionniers of the Eastern Townships. Settlements. Early history*, Montréal, 1863, 171 p.
- Days, C.-M. [Mrs], *History of the Eastern Township*, Montréal, 1869, 475 p.
- Dresser, John-A., « The Eastern Township of Quebec ; a Study in Human Geography », *Mémoires de la Société royale du Canada*, 3rd, XXIX, sect. ii (1935) : 89-100.
- Gravel, Albert [abbé], *Les Cantons de l'Est*, Sherbrooke, 1939, 219 p.
- McKillop, Dugard McKenzie, *Annals of Megantic County, Québec*, Boston, 1902, 171 p.
- Poisson, J.-A., « Mouvement de la population française dans les Cantons de l'Est », *Le Canada français*, 2 (1888) : 193-204.
- Taylor, Ernest M. [Rev], *History of Brome County, Quebec, from the Date of Grants of Lands therein to the Present Time*, 2 vol., Montréal, vol. 1, 1908, 288 p., vol. 2, 1938, 288 p.
- Thomas, C., *Contributions to the History of the Eastern Townships: Early Settlement of St-Armand, Dunham, Sutton, Brome, Potton and Bolton*, Montréal, 1866, 376 p.
- Wood, William Charles Henry (ed.), « History of the Eastern Townships from 18th century, to the present time, with specific mention of each county », in *The Storied Province of Quebec. Past and Present*, Toronto, Dominion Publ. Co, 1931, vol. 2, p. 922-972.

13- Montréal [région]

- [Anonyme], *Le Diocèse de Montréal à la fin du XIX^e siècle*, Montréal, Sénécal, 1900, 800 p., ill. [inclut des paroisses de la périphérie de l'Île rattachées alors au diocèse de Montréal].
- Borthwick, John D., *History of the diocese of Montreal, 1850-1910*, Montreal, J. Lovell, 1910, 230 p., (diocèse anglican).
- Centenaire du diocèse de Montréal, 1836-1936*, [Montréal, Thérien Frères, 1936], 205 p., ill.

Les cahiers des dix, n° 55 (2001)

Tanghe, Raymond, *Géographie humaine de Montréal*, Montréal, 1928, 335 p.

14- Montérégie

14.1 Haut-Saint-Laurent

Sainte-Marie, Joseph, « Étude régionale I : la région de Vaudreuil-Soulanges : traits physiques, forces humaines, outillage économique », *L'Actualité économique*, 16, 1, 5-6 (août-sept. 1940) : 301-331.

Sellar, Robert, *The History of the County of Huntingdon and the Seignories of Chateauguay and Beauharnois from their first settlement to the year 1838*, Huntingdon, 1888, vii, 584 p.

14.2 Richelieu – Yamaska – Rive-Sud

Baillargé, F.A. [abbé], *Le comté de Chambly. À l'usage des écoles du comté de Chambly*, Montréal, 1901, 46 p.

Demers, Philippe, « La Vallée du Richelieu », *L'Action française*, 6 (1921) : 727-748.

Demers, Philippe, *Chronique du Haut-Richelieu. Un coin de frontière. Essai de monographie régionale*, Montréal, 1932, 15 p.

Denis, A., *Album photo-biographique du clergé catholique du diocèse de Saint-Hyacinthe*, Saint-Hyacinthe, s.d.

Goulet, Émile, *La région du Richelieu*, thèse de licence (sciences commerciales), École des Hautes Études commerciales, 1935 (Publié dans la collection « Études économiques », 5, HÉC, 1935).

Moore, A.-H., *The Valley of the Richelieu. An Historical Study*, St. Johns, 1929, 46 p., ill.

Viger, Jacques, *Souvenirs historiques sur la seigneurie de Laprairie*, Montréal, 1857, 13 p.

14.3 Piémont-des-Appalaches

(Voir les Cantons de l'Est)

15- Laurentides

Blanchard, Raoul, « Les Laurentides », *Revue de géographie alpine* (Grenoble), 26 (1938) : 183 p. [Blanchard inclut dans les limites de son étude les régions administratives actuelles des Laurentides, Lanaudière, ...].

Longstreth, T. Morris, *The Laurentians. The hills of the habitant*, New York, The Century Co., 1922, 459 p.

Montigny, Benjamin A.T. de, *La colonisation. Le Nord de Montréal ou la région de Labelle*, Montréal, Beauchemin, 1898, 350 p.

Thomas, C., *History of the Counties of Argenteuil, Que., and Prescott, Ont. from the earliest settlement to the present*, Montréal, John Lovell, 1896, 665 p.

16- Lanaudière

Charbonneau, Anthime, *Monographie de la région de Joliette, province de Québec*, [Joliette], Société historique de Joliette, 1939, 33 p.

- Moreau, Stanislas-Albert, *Précis d'histoire de la seigneurie, de la paroisse et du comté de Berthier*, Berthier, 1889, 118 p. ; réédition, Joliette, Édition privée, 1983, 156 p.
- Murray, Gilles, « Essai de monographie rurale sur la région du comté de Terrebonne », Thèse de licence, HÉC, 1937. Publiée dans *Études économiques*, 7 (1937) : 7-58.
- Pelland, Alfred, *La Mattawinie. Ses ressources, ses progrès et son avenir. Vastes champs offerts à la colonisation*, Québec, 1908, 64 p., cartes.
- Provost, Théophile-S., *La bourse ou la vie. Recueil de renseignements utiles et d'informations exactes sur les cantons du Nord et en particulier sur le territoire de la Mattawa*, [Joliette, Impr. du Collège de Joliette, 1883], 286 p.

17- Outaouais

- Barbezieux, Alexis de [R.P.], *Histoire de la Province ecclésiastique d'Ottawa et de la colonisation de la vallée de l'Ottawa*, 2 vol., Ottawa, La Cie d'imprimerie d'Ottawa, 1897, 609 et 507 p.
- Buies, Arthur, *L'Outaouais supérieur*, Québec, 1889, 309 p.
- Gourlay, J. L., *History of the Ottawa Valley. A Collection of Facts, Events and Reminiscences for over Half a Century*, 1896, 288 p.
- Nantel, Guillaume-Alphonse, *Notre Nord-Ouest provincial ; étude sur la vallée de l'Ottawa*, Montréal, E. Sénécal, 1887, 99 p., carte.
- Roy, Anastase, *Maniwaki et la Vallée de la Gatineau*, Ottawa, 1932, 260 p.
- Taché, Louis [père] *et al.*, *Le Nord de l'Outaouais*, Hull, 1938, 396 p.

18- Abitibi – Témiscamingue

- Benoist, Émile, *L'Abitibi pays de l'or*, Montréal, Éditions du Zodiaque, 1938, 200 p.
- Caron, J. [abbé], *Centres de colonisation du Nord-Ouest de la Province de Québec. Le Témiscamingue et l'Abitibi*, Québec, 1912, 57 p.
- Caron, J. [abbé], *Un Nouveau centre de colonisation, l'Abitibi*, Québec, 1915, 64 p.
- Chénier, Augustin, *Notes historiques sur le Témiscamingue*, Ville-Marie, 1937, 135 p. ; réédition : Ville-Marie, Société d'histoire du Témiscamingue, 1980, 133 p.
- Dumont, J. V., *Le pays du Domaine*, Amos, 1938, 215 p.
- Paradis, O. [abbé], *La région du Témiscamingue*, Ottawa, 1884, 7 p.
- Pelland, Alfred, *Le nouveau Québec. Région du Témiscamingue*, Québec, 1906, 168 p., cartes.
- Programme-Souvenir, *Vingt-cinquième anniversaire de l'Abitibi. Fête à Amos, 1913-1918*, s.l., s.éd., 1938, 159 p., ill.
- Trudelle, Pierre, *L'Abitibi d'autrefois, d'hier et d'aujourd'hui*, Amos, 1937, 394 p., ill.

19 - Nouveau-Québec

- Langelier, Jean-C., *Le Nord, ou esquisse sur la partie de la province de Québec au nord du fleuve Saint-laurent, entre l'Outaouais et le Labrador*, Québec, I.P. Déry, [1882], 139 p.